

Richard Abibon

Un exercice du psychanalyste : Parler de soi ?

Préambule	1
1-Exhiber sa petite affaire.....	2
2-La coupure cartésienne et l'exclusion du sujet	7
3-Un dire qui s'oublie : identification et suggestion.....	8
4-Prétexte à poursuivre son analyse	10
5-Déduire du savoir ou induire du non-savoir (découverte et invention)...	11
Le roc de la castration.....	12
Lacan, Mélanie Klein, et moi : le cap de la scène primitive.	15
6-La topologie : usage pratique	17
7-Le honteux imaginaire.....	22
8-Parler de soi : effet de vérité, effet de guérison ?	24
Conclusion	27

Préambule

Lorsqu'on est psychanalyste, est-il possible de parler de soi dans un ouvrage public ? Ou est-ce nécessaire ? Voire interdit, à l'heure où il est question d'interdire la psychanalyse dans certaines pratiques ? N'est-ce pas ainsi que Freud inventa la psychanalyse ? Ne peut-on, de son propre « cas », tirer des enseignements théoriques et un savoir faire pratique avec les analysants ? Ce savoir particulier a-t-il vocation à s'universaliser ? Ne serait-ce pas une des formules possible de la passe ? Qu'est-ce que cette publication pourrait avoir comme effet de suggestion sur les analysants de l'analyste ? N'y a-t-il pas là matière à restaurer une symétrie entre analysant et analyste ? Le roc de la castration est-il indépassable ainsi que Freud l'avait posé, ou Lacan l'a-t-il dépassé avec ses travaux sur la sexuation et notamment, le féminin ?

Faut-il distinguer le Désir de l'analyste de l'analysant comme sujet désirant ? En d'autres termes y a-t-il un sujet psychanalyste ? L'acte analytique suppose-t-il le désir ? En se disant analysant à son séminaire, Lacan dit-il vrai ou ne détourne-t-il pas le terme de sa vigueur ?

Voilà quelques unes des questions que pose Pierre Boismenu à la suite de la lecture des livres de Richard Abibon, mêlées de quelques questions que se pose Richard Abibon à la suite de la lecture critique de Pierre Boismenu.

Je remercie vivement Pierre Boismenu pour l'immense travail accompli. Je lui avais demandé de lire mon dernier ouvrage *Scène primitive* afin d'en donner une présentation lors de sa sortie. Il est allé beaucoup plus loin en se donnant la peine de lire toutes mes travaux,

afin d'étayer sa lecture critique. C'est donc grâce à lui que je peux aujourd'hui produire cet article, support à mon intervention au cercle freudien, le 11 avril 2012. Plus qu'un remerciement c'est un hommage que je souhaite lui rendre pour toute la fécondité de notre collaboration, dans laquelle j'inclus ma propre lecture critique¹ de son ouvrage à paraître, *L'avérité de la lettre*.

1-Exhiber sa petite affaire

Ma *Scène primitive*, je l'ai conçue comme l'aboutissement d'une série de déductions logiques.

Il y a un bon bout de temps que j'ai été enfin frappé par cet énoncé de la méthode de Freud la méthode analytique : on confie au rêveur le soin d'analyser son propre rêve, à la personne qui a le symptôme le soin d'analyser son propre symptôme.

Lui-même ne l'a pas toujours appliquée, d'où la confusion, voire l'oubli de cette règle. C'est d'ailleurs un problème à la base qui mérite débat. On peut choisir son Freud comme on peut choisir son Lacan. Il y a le Freud de *Traumdeutung* où il s'analyse lui-même, il y a le Freud des 5 *psychanalyses* dans lesquelles il analyse les autres. Il y a le Lacan soucieux de diagnostic dans ses présentations de malades, ou dans *Les psychoses*, où il dit que rêve et psychose ne sont pas du tout la même chose (j'y reviendrai), et celui qui s'exclame dans *L'identification* : psychose névrose et perversion ne sont que des faces de la structure normale².

J'ai choisi la posture qui me semble la plus cohérente – c'est évidemment mon propos de la dire cohérente, d'autres diront l'inverse - celle qui met Freud et Lacan en continuité : en insistant sur le signifiant et sur le sujet de l'énonciation, puis sur la coupure cartésienne³, je considère que Lacan se situe dans le droit fil de cette invention freudienne, qui rend unique la méthode psychanalytique d'interprétation : on ne peut analyser à la place d'un autre. C'est cela, la différence entre le sujet de l'énoncé, qui est en fait un objet, l'objet du discours, et le sujet de l'énonciation, qui est celui qui fait retentir sa voix pour un autre qui entend. Le premier émerge à la science et peut se transmettre indépendamment des sujets, puisqu'il s'agit d'un objet. Le second est totalement intransmissible, C'est le retournement fondamental qui inaugure l'analyse, très justement repris par Lacan dans *La science et la vérité*. La coupure cartésienne permet la psychanalyse, à condition, j'ajoute, qu'on en tire toutes les conséquences : c'est le sujet qui parle, et il ne parle pas d'un objet, encore moins d'un objet qui serait un autre sujet (ce qui se passe lorsqu'on discute du « cas » d'un patient, que ce soit en sa présence ou en son absence), car il serait forcément à côté de la plaque. Parler d'un objet, c'est la science qui fait ça, et ça exclut le sujet.

Alors, si Freud a brouillé un peu les pistes en ne se conformant pas toujours, loin de là, à la méthode qu'il a inscrite au fronton de la psychanalyse, Lacan a aussi pas mal égaré ses auditeurs, par exemple en se proclamant analysant à son séminaire. Ce fut une belle pomme de discorde entre Pierre Boismenu et moi. Lui, il salue cette fonction analysante de Lacan, moi, je la dénonce car, être analysant ce n'est pas parler de théorie pendant plus de 20 ans ; si

¹ Je ne veux pas dire qu'on trouvera ici la critique de ce texte de Pierre Boismenu, mais que je me suis nourri du travail autour de son texte.

² L'identification 13 06 62

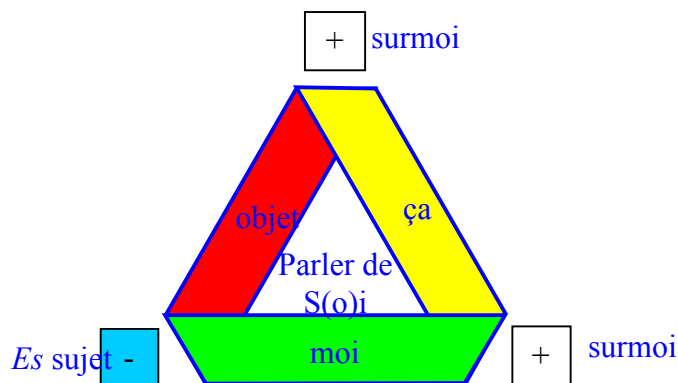
« A ce niveau, le névrosé comme le pervers, comme le psychotique lui-même, ne sont que des faces de la structure normale. On me dit souvent après ces conférences ; quand vous parlez du névrosé et de son objet qui est la demande de l'Autre, à moins que sa demande ne soit l'objet de l'Autre, que ne nous parlez-vous du désir normal ! Mais justement, j'en parle tout le temps. **Le névrosé, c'est le normal** en tant que, pour lui, l'Autre avec un A, a toute l'importance. **Le pervers, c'est le normal** en tant que pour lui le Phallus, - le grand que nous allons identifier à ce point qui donne à la pièce centrale du plan projectif toute sa consistance - le Phallus a toute l'importance. **Pour le psychotique le corps propre**, qui est à distinguer dans sa place, dans cette structuration du désir, le corps propre **a toute l'importance** ».

³ Dans *La science et la vérité*, dernier texte des *Ecrits* ; j'y reviendrai plus loin, chapitre 2.

on laisse croire ça, ça me paraît une énorme erreur. Le seul argument qui pourrait sauver cette affirmation de Lacan c'est qu'en effet, il parle, tandis que son public écoute. Mais être analysant, c'est dire n'importe quoi, c'est se laisser aller au jeu de la libre association. Or, le discours de Lacan est toujours savamment préparé, solidement charpenté par des lectures et intelligemment articulé. Ça ne l'empêche pas d'en arriver parfois à dire la chose et son contraire⁴, mais ce n'est pas ce qui fait de son discours une parole d'analysant. C'est un discours théorique présentant des contradictions, voilà tout. Dans tous les cas, il ne parle pas de lui-même, mais d'un objet : son travail de recherche théorique.

Etre analysant, c'est quand même parler de soi, même si pour beaucoup, dans notre société et spécialement dans le milieu analytique le moi est souvent présenté comme haïssable. Il faut pourtant bien en avoir un, de moi, et bien malheureux ceux qui n'en ont pas, je veux parler des dits-autistes, et ceux qui ont du mal à en avoir un, lorsque la psychose se fait envahissante. Mais ce moi-là, celui de l'analysant, n'est peut-être pas le même que celui des moralistes et des philosophes. Si j'ai choisi la formule « parler de soi », ce n'est pas sans raison : dans ce « soi », on entend presque le *ça*, le réservoir pulsionnel, celui dont Freud dit : là où *ça* était, *je* dois advenir. J'écris bien *dois*, avec l's qui souligne la première personne et non le t qui en ferait un objet assimilable au moi. Le *soi* garde ainsi cette ambiguïté de se situer toujours au bord entre *ça* et *moi*. Il garde la sonorité initiale et finale du *ça*, tordue d'un « o » médian. Parvenant au bord des lèvres à la faveur d'un lapsus, prenant forme sonore au moment du récit d'un rêve, le *ça* en vient peu à peu à s'intégrer au *moi* sans que jamais ne s'en épuise la besace, car il ne s'agit pas du contenu d'une outre qu'il suffirait de vider.

En résumé, si je ne parle que de théorie, comme Lacan, je n'ai que des objets de discours, il ne s'agit pas du sujet. Si je parle d'un « patient », j'en fais un objet, il ne s'agit pas du sujet. Si je parle de « moi » j'en fais aussi un objet, l'objet du narcissisme et il ne s'agit pas du sujet. Pourtant, logiquement, je ne peux parler d'un autre sujet que moi-même. Ce pourquoi j'en suis venu à cette formule du « parler de soi » où il s'agit bien, étant analysant, de laisser *ça* parler, dans une sorte de combinatoire en bande de Möbius où le sujet de la phrase vient se rabouter au complément d'objet.



⁴ Un exemple parmi d'autres : dans *Les psychoses*, lorsqu'il discute de la fameuse formule « je viens de chez le charcutier », il en vient à dire, dans la même séance du séminaire, que ce n'est pas un message inversé *et* que c'est bien un message inversé.

Certes, le complément d'objet reste grammaticalement ce qu'il est, l'objet dont on parle, qui est, soit le moi en train de devenir, soit l'objet conscient, l'autre de la vie quotidienne, soit enfin l'objet inconscient qui se découvre venant du *ça*. L'ensemble est articulé par le *mouvement* de torsion : c'est cela qu'on peut appeler le sujet, en introduisant un petit écart entre le *Es* freudien, traduit par *ça*, et la sonorité S entendue en français, coïncidence sur laquelle joue Lacan dans le schéma L pour y assimiler le sujet. On peut le décliner encore un peu plus finement en décomposant le rôle des trois torsions : deux assurent la tâche de refoulement du surmoi, la troisième seulement sera le sujet proprement dit, assurant le mouvement de l'interprétation⁵.

Voilà ce sur quoi une théorisation de l'inconscient peut se baser : sur l'inconscient tel qu'il surgit au décours d'un rêve ou d'une autre formation de l'inconscient, et forcément, pas n'importe quel rêve, pas n'importe quelle formation de l'inconscient, mais le mien, mais la mienne. Ou pour être plus rigoureux dans l'emploi des termes : le bout de l'inconscient que *Je* peux attraper, car l'inconscient, lorsqu'il est inconscient n'est évidemment pas « moi », puisque le moi est conscient. Et en disant « attraper » je me rends compte que je ferais mieux de dire : ce que le sujet de l'énonciation laisse échapper.

Il y a un peu de cette critique du narcissisme dans la formule employée par Pierre Boismenu à mon égard : *exhiber sa petite affaire*, son petit objet, son petit phallus, peu importe, dans lequel on entend tout le mépris qui est attaché au discours sur soi, toujours entendu comme équivalent à *moi*. Quelqu'un qui parle de sa petite affaire, dit-il, ce serait ennuyeux ; je lui avais répondu qu'en ce qui me concerne, quelqu'un qui parle de lui, ça ne m'ennuie jamais. J'aime bien les humains, surtout lorsqu'ils se racontent. Ce n'est pas pour rien que je fais ce métier. Ça ne m'ennuie que lorsque, dans la vie quotidienne, je tombe sur ces personnes qui parlent à jet continu sans jamais laisser une place pour une réponse de l'autre.

Pierre Boismenu n'est pas le seul à professer ce mépris du moi. Je l'ai entendu dans bien des bouches toujours un peu sous la même forme : ma petite histoire, ça ne regarde personne, ça n'intéresse personne. Que cache cette apparente modestie ? Pourquoi y a-t-il une sorte d'omerta sur l'analyse du psychanalyste ? Plus largement sur sa vie ? Il semble clair que ce soit un accord tacite unanimement partagé. Qu'est-ce que c'est, alors, que cet immense intérêt pour les biographies, en littérature et pour les biopics au cinéma ? Ah, mais, c'est l'histoire des autres me direz vous, ce n'est pas la mienne. Certes, mais ce qui fait l'intérêt de l'histoire des autres c'est que le lecteur et le spectateur peuvent s'y identifier ; ils peuvent y trouver des repères pour leur propre vie, eux qui le plus souvent ne trouvent personne à qui en parler, et qui se trouvent bien embarrassés non seulement d'un symptôme, mais tout simplement du vide de sens à la vie. Ah, s'il en avait les moyens, pour sûr, ils en parleraient, de leur vie. Et, parlant du dernier film qu'ils ont vu ou du dernier roman qu'ils ont lu, quand ils en ont les moyens intellectuels, ils trouveraient un substitut bancal au parler de soi. Pourtant, les moyens sont là : ça s'appelle la psychanalyse, mais il est bien curieux que les psychanalystes choisissent de cantonner la petite histoire aux murs bien clôt du cabinet. Evidemment, puisqu'il y a le secret professionnel, me direz-vous. Eh bien justement : la meilleure façon de le contourner, voire la seule, reste encore de parler de soi.

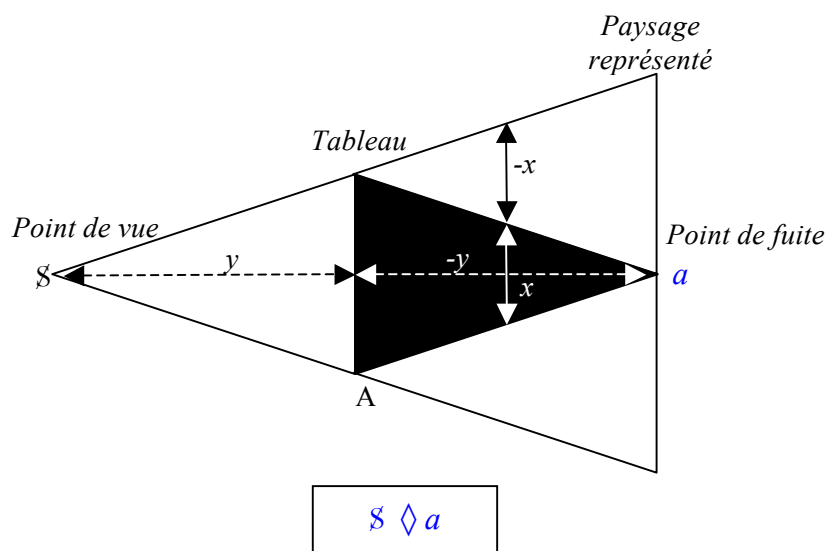
Mais parler de soi lève le soupçon de la jouissance.

⁵ On lira un exemple pratique de cette articulation dans le chapitre 6 : topologie : usage pratique.

Examinons alors cette formule terme à terme : exhiber sa petite affaire.

- Exhiber ? Ce n'est pas la première fois que j'ai affaire à ce genre de critique, j'ai même reçu des insultes à ce propos. Une analyste, et pas une inconnue, m'a dit un jour : si je faisais de même, ce serait comme si j'allais danser toute nue dans la rue ; curieuse opinion pour une analyste. Car c'est confondre le scopique et l'oral, le montrer et le dé-montrer, le faire et le dire. Je lui ai répondu en effet que l'exhibitionniste, oui, il exhibe sa petite affaire c'est-à-dire qu'il montre et ne dit rien, tandis que je ne montre rien, mais j'en dis beaucoup, ce qui est le principe même de l'analyse : on coupe avec le regard grâce au divan et on libère la parole de ses carcans habituels.

- Sa petite affaire ? Cette affaire nous renvoie à l'objet, tel que l'allemand le décrit par le vocable *die Sache*. La jouissance a pris dans le champ analytique un sens moral que je récusé absolument, ce qui m'amène pas loin de rejeter le concept, ce qui serait peut-être jeter le bébé avec l'eau du bain. Mais pour le moins ça se discute. A titre propédeutique, je propose de considérer l'aporie logique suivante : en place d'analyste, il ne faut pas mettre en jeu sa jouissance, car c'est le maître qui jouit, et l'analyste n'est pas un maître ; or ne pas mettre en jeu sa jouissance suppose qu'on la contrôle, donc qu'on est le maître ; donc faire l'analyste, c'est faire le maître. Prenant en considération le fait que tout cela manifeste bien des processus inconscients, comment espérer consciemment se sortir de cette contradiction ? Le contrôle suppose en effet la conscience, mais l'analyste n'est-il pas supposé avoir compris à quel point il était lui-même pétri d'inconscient ? Par ailleurs, ce serait de la jouissance s'il s'agissait de mettre en avant l'objet moi, (*Die Sache* l'affaire, la chose) l'objet phallus, tout objet que vous voudrez ; mais justement la psychanalyse, ce n'est pas s'occuper de quelque objet que ce soit. Ce n'est pas un changement d'objet par rapport à la science : la science s'occuperait des objets du monde extérieur, la psychanalyse s'occuperait des objets du monde intérieur, l'objet *ça*, l'objet *moi*. Non, car, s'il faut donner une définition de la psychanalyse, sachant que la psychanalyse n'est pas une science et qu'une science se définit par son objet, je proposerais cette formule : *la psychanalyse est la discipline qui donne la parole au sujet*. Et ceci donne réponse également au premier point, sur la question de la jouissance, qui suppose un objet ; s'il n'y a plus d'objet, il n'y a plus de jouissance non plus. Mais je ne veux pas tomber dans le moralisme que je dénonce. Lacan a pu énoncer un jour que « s'il y a un objet de la psychanalyse, c'est l'objet *a* ». C'est là qu'il faut remarquer la forme conditionnelle de la sentence, et se rappeler de la définition de l'objet *a* comme absent. Il est vrai qu'à force d'en parler, au champ lacanien, on peut finir par croire qu'il a quelque consistance. Or, il ne consiste pas, il insiste, au même titre et en raison exacte de ce que le sujet résiste. Si l'on veut bien prendre en métaphore la question de la perspective en peinture, l'objet *a* se situe au point de fuite, objet sans dimension qui représente tous les objets à l'infini, c'est-à-dire les objets absents du tableau. Or, pas de tableau sans un amateur pour le contempler, et celui-ci se situe comme le sujet, dans l'exacte réplique du point de fuite, en symétrie par rapport au tableau. Ce sujet n'a pas plus de consistance que l'objet point de fuite, mais il constitue le point de vue sans lequel l'illusion de la perspective n'aurait aucune raison d'être. Ce point de vue n'est pas un objet, il est une fonction.



Par conséquent, c'est ce que je fais fonctionner : je donne la parole au sujet soi-même, et il ne peut pas y en avoir d'autre. Si nous considérons la ponctualité de l'objet a comme celle, symétrique, du sujet, nous ne pouvons donner à ces insécables que le statut de coupure, c'est-à-dire de fonction. La surface coupe le volume, la ligne coupe la surface, le point coupe la ligne, mais il n'y a rien pour couper le point qui se retrouve donc en position d'être la coupure comme telle.

Je reste toujours étonné de ce que, dans le milieu analytique, qu'un sujet prenne la parole, ça soit vécu comme la mise en avant de son objet moi comme petite histoire sans intérêt. Il me semble au contraire que la psychanalyse est née de l'intérêt que Freud a pris peu à peu pour la petite histoire des gens, comprenant ensuite qu'il ne pouvait l'entendre que s'il avait lui-même entendu sa propre petite histoire.

Dans *Une méthode dangereuse* David Cronenberg décrit le voyage de Freud, Jung et Ferenczi en Amérique. Ils s'échangent des récits de rêves. Jung y va du sien, Freud refuse de se dévoiler, alors que c'est bien lui qui a initié la méthode. Pourquoi ? lui demande Jung. Parce que ça nuirait à mon autorité, répond Freud. En quoi il se trompait, car après cela, c'est justement ce qui fait dire à Jung : pour moi, il a perdu toute autorité. Je ne suis pas allé vérifier dans les textes de Jung, mais je sais que Freud a effectivement dit qu'il protégeait son autorité. Mais peu importe la vérité historique, car cette réplique cinématographique m'a semblée fort juste. Sur ce point, c'est Jung qui avait raison, car c'est la raison même de Freud, celle qui lui a fait inventer la psychanalyse, celle qui lui fait par ailleurs poser, avec raison, des barrières au mysticisme de Jung.

Dans cette fameuse autorité je lis l'autorisation de soi-même, formule tout à fait géniale posée par Lacan à l'institution du psychanalyste. Il faut qu'un psychanalyste se sente libre de parler de lui, autrement qu'à un petit comité dit de la Passe car, autrement, comment faire entendre au public le témoignage de son voyage dans l'inconscient ? En effet, la passe, je la considère comme continuée et non comme une frontière qu'on franchit une fois pour toute, comme un examen que l'on met dans sa poche et sur lequel on ne revient plus ; je considère chacune de mes publications, interventions orales, livre publié et article sur internet, comme un élément de passe. « L'analyste ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres » disait Lacan. Pourquoi les quelques autres ne pourraient-ils être le public ? À mon

avis c'est mieux que n'importe quel groupe de personnes qui s'intitulerait « jury » en transmutant l'exercice sous la forme de l'examen, voire du procès.

2-La coupure cartésienne et l'exclusion du sujet

Lacan le souligne dans *La science et la vérité* : s'il n'y avait pas eu la science inaugurée par la coupure de Descartes entre pensée (moi) et étendue (monde extérieur), il n'aurait pas pu y avoir de psychanalyse. La psychanalyse se fait avec le sujet exclu de la science. Ce qui n'est pas sans rapport de reproduction avec les multiples exclusions dont la psychanalyse a fait l'objet, dont la dernière en date venant de la Haute Autorité de Santé⁶, sans oublier les multiples exclusions dans le champ psychanalytique lui-même : celles auxquelles a procédé Freud, ceux qui se sont démarqués de Freud, l'exclusion de Lacan, les nombreuses exclusions mutuelles qui ont suivi la mort de Lacan, les nombreuses exclusions dont j'ai moi-même été l'objet ; et là, je peux dire l'objet, car ce qu'on exclut, c'est toujours un objet, surtout lorsque celui-ci tend, de son côté, à se situer en sujet.

On ne peut empêcher à la plus neutre des coupures d'engendrer aussitôt une connotation morale : devant-dérrière, dedans-dehors, à l'image de ce diable qui, dans un enfer de Bosch, dévore des hommes qu'il défèque aussitôt :



Pour faire partie d'un groupe il faut, sous peine d'exclusion, accepter quelque part de se laisser dévorer par lui, c'est-à-dire de limiter son inventivité, sa particularité, au profit des traits identificatoires du groupe. Traits en général pris sur le père et, en ce qui nous concerne, soit Freud, soit Lacan, soit les deux. La confrontation mutuelle a aussi parfois des effets bénéfiques, je n'en disconviens pas. Cependant, ce caractère positif-négatif s'appliquant à toute différence, n'est-ce pas dû à l'horreur qu'inspire la castration, entraînant dans son inconscience, toute discrimination, à commencer par celle (idéologiques *et* théoriques) qu'ont de tout temps, subie les femmes ? Son refoulement, n'est-ce pas ce qui l'entraîne à ne cesser de faire retour dans tout ce qui fait catégories, de la dite division névrose–psychose, jusqu'à l'infini morcellement du DSM 74 ?

⁶ A l'heure où j'écris, il est encore beaucoup question d'un projet de loi présenté par un député UMP qui viserait à interdire la psychanalyse dans la prise en charge des autistes. Sans aller jusqu'à l'interdiction, la Haute Autorité de Santé c'est bornée à déconseiller la psychanalyse, arguant de son statut « non consensuel ».

La psychanalyse se pratique justement en extrayant le sujet de tout groupe ou catégorie pour le confronter à sa seule parole, en tant qu'elle s'adresse au seul capable d'entendre : quelqu'un qui a pu suffisamment s'exclure des impératifs collectifs pour entendre la parole dans toute sa singularité ; elle est là, la nécessité de la psychanalyse du psychanalyste, qui doit lui aussi s'exclure de son groupe, s'exclure de toute ratiocination théorique afin de donner à ses oreilles le maximum d'ouverture.

Le paradoxe, c'est qu'il s'agit aussi de quelqu'un qui a reconnu un parcours, et qui, de ce fait, peut aider l'autre en lui balisant le chemin ; c'est très subtil, car il s'agit de baliser un chemin que l'analyste a parcouru sans y revenir exactement, en laissant à l'analysant le soin de découvrir le sien, dans son absolue singularité. On ne peut marcher à la place de l'autre.

3-Un dire qui s'oublie : identification et suggestion

Pierre Boismenu : « Il ne s'agit pas de s'en scandaliser pour le principe au nom d'une norme a priori quelconque, mais de s'aviser que le fait même d'écrire au point de donner à lire produit une situation nouvelle dont le livre dans son contenu ne tient pas compte, un dire qui s'oublie dans ce qu'il dit, et dont les effets sont pour le moins à interroger »

L'immense majorité de mes analysants ne s'intéresse pas à mes écrits. Pour ceux qui s'y intéressent, eh bien, j'ai eu quelques retours. Pour certaines choses, on me dit : « tiens, il vous est arrivé ça... eh bien, à moi pas du tout » ; pour d'autres « ah, vous entendez ça comme ça... eh bien en ce qui me concerne, je me demande... ». Ou même : « eh bien, moi, je ne vois pas du tout les choses comme ça » et encore : « ah oui c'est bien comme vous dites ». Autrement dit, ce que j'ai écrit questionne, mais *a priori*, ne suggère pas.

Il m'est arrivé qu'une analysante me dise, suite au récit d'un de ses rêves : ah, et alors, vous voulez que j'associe à la castration c'est ça ? Pff... théorie, tout ça ! Ou encore : je sais ce que vous pensez, il s'agit de castration, car les analystes pensent comme ça, mais ce n'est pas ce que je pense. Que puis-je répondre ? Si ce n'est : vous pensez que je pense que vous devriez penser à la castration ? Évidemment, mes écrits en sont pleins, de la castration, mais alors il faut aussi retirer de la vente tous les ouvrages de psychanalyse ! En l'occurrence, il ne s'agit pas de *ma* théorie ni de ma « petite histoire », mais bien de ce qui a été découvert par Freud comme l'un des fondements de la psyché humaine, l'une des choses les plus refoulée qui soit, et qui se confirme sans cesse dans l'expérience du divan. Etant passé par cette expérience-là pour moi-même, j'en ai fait aussi *ma* théorie, bien sûr. Je conçois qu'il soit difficile d'en parler, et ceci d'autant plus qu'elle a l'air amenée par un autre, comme imposée par les maîtres. Il n'y a rien de plus frustrant que de se faire voler les paroles de la bouche. Je suis aussi passé par ce moment où tout cela me paraissait profondément abscons, jusqu'à ce que j'aie pu l'énoncer par moi-même, comme interprétation d'un de mes propres rêves. Ce n'est donc sûrement pas ce que j'attends qu'on me dise, car je sais à quel point ce serait à côté de la plaque dans de telles conditions. Rien ne remplace la conviction acquise par sa propre recherche. Que faire d'autre, alors, que d'attendre ? Et s'il s'agissait d'autre chose que de castration ? eh bien, ça ne s'est encore pas manifesté, et dans ces cas là aussi, que faire d'autre que d'attendre ?

Ce que je dis là ne clôt évidemment pas le débat. Il est vrai que dans *Scène primitive*, ce n'était pas mon propos de me préoccuper de son accueil éventuel par mes analysants. J'avais déjà testé la chose depuis des années au travers de mes autres livres et de mes articles publiés ici et là, notamment sur le net.

Je pourrais ramener ici un précédent célèbre : c'est celui du rêve de l'enfant mort qui brûle, dans la *Traumdeutung*⁷. Celui-ci est amené à Freud comme un objet, et il nous le transmet à son tour comme un objet, car ce n'est pas son rêve. C'est une « malade », nous dit-il, qui l'avait entendu à une conférence sur le rêve et qui « s'est empressée de le rêver à son tour ». À la base, on ne sait donc pas qui est le sujet de l'énonciation : est-ce le conférencier lui-même qui l'avait rêvé, ou faisait-il état d'un rêve qu'on lui avait rapporté ? Peu importe, finalement, parce que cette femme s'est laissée entamer par le rêve et l'a rêvé à son tour. C'est elle, nous dit Freud qui en livre l'interprétation, facile : l'enfant qui était dans son cercueil vient réveiller le père endormi pour lui dire « père ne vois-tu pas que je brûle ? ». C'est une mise en scène du désir de voir l'enfant encore vivant. Cette femme a-t-elle donc été influencée par le conférencier ? Ce n'est évidemment pas la thèse retenue par Freud, quoiqu'on puisse légitimement se poser la question. Après y être beaucoup revenu, Freud finit par admettre que « nous ne pouvons analyser ce rêve ». Il ne le précise pas pourquoi, mais toute la *Traumdeutung* le dit, c'est une question de méthode : nous ne pouvons analyser à la place de la rêveuse, qui serait alors le sujet exclu de la science des rêves. C'est pourtant ce qu'il a fait, plus ou moins, en citant d'une part l'interprétation faite par la rêveuse elle-même, d'autre part en ajoutant ce qu'il a produit comme interprétation de son cru : le désir de dormir. Mais il ne précise pas : désir de dormir... de la rêveuse ? Ou du rêveur initial ?

Par contre, il revient à plusieurs reprises sur l'émotion suscitée par le rêve sur la patiente, émotion que Freud partage à l'audition de son récit. C'est ce que j'appelle l'entame, ou en termes topologique, le travail du trou. Contrairement à ce que dit Lacan, il n'y a pas que l'angoisse qui se transmet mais, je crois, toute émotion. Au-delà du contenu du rêve, qui peut en effet passer de l'un à l'autre, ce qui se transmet, c'est une vérité, la vérité de l'émotion. *Ça me troue*, dit-on en français contemporain. Au-delà de l'objet rêve, ce qui se transmet, c'est l'émotion qui l'accompagne, trou par lequel le *sujet* se met au monde. Si l'objet se transmet, l'émotion s'éprouve. Freud n'a pas rêvé ce rêve, mais il en a été ému : *il est vrai* qu'il en a été ému, puisque, là, c'est lui qui le dit. 20 ans plus tard, il l'a théorisé comme étant la pulsion de mort, ce que Lacan a su génialement traduire par le symbolique. Le travail de l'analyse, c'est cela, c'est la symbolisation.

Celle-ci n'est pas un neutre travail de nomination. Il est nouage d'un sujet qui parle à un sujet qui entend, par le biais de cette coupure que font les paroles lorsqu'elles se recoupent, faisant trou, manifesté par l'émotion qui est, au minimum, l'intérêt du parlant pour ce qu'il dit, de l'écouter pour ce qu'il entend. Il ne s'agit pas seulement d'un recoupement d'indices, comme le ferait un détective dans le cursus de son enquête, mais d'un partage entre un sujet et un autre, lorsque celui qui reçoit laisse entendre à celui qui a parlé qu'il a été touché. C'est ce qui me permet d'affirmer que le désir d'analyse (qui serait « neutre ») ne peut pas se distinguer du désir de l'analyste (qui serait affecté).

L'une de mes analysantes a longtemps amené en séance la question : de ce que je lis de vous dans vos publications, qu'est-ce qui m'influence ? Y a-t-il seulement influence ? Elle a longuement développé les associations qui lui venaient à ce propos : c'était donc pour elle une excellente occasion d'analyser le transfert, de l'aider à trouver de quoi il était fait et donc de parvenir à sa solution.

D'un autre côté, dire que mon livre est un dire qui s'oublie dans ce qu'il dit, c'est faux, car la justification même de ce livre (*Scène primitive*, mais mes autres livres également), c'est d'être la trace d'un sujet qui parle et qui, par la pratique du parler, démontre ce que parler veut dire. Il ne s'agit pas de faire part d'une théorie toute faite, mais d'une théorisation qui émergerait de la pratique en acte, se faisant sous les yeux du lecteur. A ce titre, oui, il se constitue en exemple, non pas suggérant (quoiqu'on puisse le discuter) un objet identificatoire

⁷ Freud, *L'interprétation des rêves* Puf. p 140, 217, 433, 453, 460, 467-8, 485.

mais un sujet en fonction. Il dit, ce livre : voilà, il est possible de dire ! Car c'est à chacun de prendre la parole, non pour justifier les thèses de x ou y, mais simplement pour mettre en route de la fonction sujet, ce qui produit du sujet. Et notamment, laisser la parole s'écouler depuis le sujet de l'inconscient. Les significations que j'ai découvertes pour mon propre compte, je ne cesse de dire qu'elles ne sont valables que pour moi-même, puisque c'est la raison même qui me fait parler de soi, au lieu de gloser sur les significations hypothétiques d'un autre. Mais la signifiance, c'est-à-dire l'acte de parler, dans sa fonction, est universalisable.

D'ailleurs, dans le débat qui avait suivi la présentation du livre, le mot « identification » a été lancé. J'y avais répondu comme ci-dessus, en ajoutant que le fait de ne rien publier sur soi ne garantit nullement contre l'identification. Bien que Lacan n'ait jamais parlé de lui, tout le monde connaît ces clones de Lacan qui font florès dans le milieu analytique. La singerie peut être vestimentaire, capillaire, stylistique ou comportementale. En-deçà de ces apparences visibles, elle peut aussi réduire la pratique analytique à cela. Salle d'attente bondée, séances ultra courtes, mutisme ou ironie mordante. Il m'est arrivé d'entendre sur mon divan une phrase dont l'analysant disait qu'elle lui avait été énoncée par son précédent analyste, phrase que j'ai parfaitement reconnue pour l'avoir entendue telle quelle, mot pour mot, de la bouche de mon propre analyste, quelques 30 ans plus tôt. Ça m'a suffi pour faire l'hypothèse que cette phrase venait en droite ligne de Lacan... par identification des dits-analystes.

J'ai la tentation de penser qu'à l'inverse, ce que je publie étant de l'ordre de l'analyse et non du clonage, ça a plus de chance d'avoir des effets analytiques que des effets d'imitation. Mais comment puis-je en être sûr ? La question reste ouverte. Elle est à travailler au cas pas cas, à l'aune des retours que je continuerai à entendre.

Il y a aussi des analystes qui n'hésitent pas à publier leurs opinions politiques. Elles ne sont pas forcément identifiées à un parti, mais énoncent néanmoins une prise de position sur la société et les forces qui l'agitent. Cela peut donner – j'en ai eu le témoignage – des analyses extraordinairement orientées par ce statut affiché. On va voir ces analystes *parce qu'ils* se proclament de cette obédience et on trouve évidemment dans son analyse ce qu'on était venu chercher là en termes politiques. Je connais même une école où la doxa énonce que le transfert sur l'analyste doit se déporter ensuite en transfert sur l'école, ce qui est un vibrant appel à l'identification, telle que Freud la décrivait à propos des foules.

Je ne dis pas qu'il ne faut pas le faire. Chacun fait comme il veut et comme il peut. Mais j'ai l'outrecuidance de penser que ce que je publie a moins de chance de faire identification dans la mesure où, affichant la particularité de ma position, je n'y suggère aucune appartenance collective à quelque obédience que ce soit. Pas même à une école de psychanalyse plutôt qu'à une autre.

La seule identification que j'y promeus - et cela, j'y souscris volontiers -, elle est paradoxale : c'est celle du sujet analysant, dans sa radicale originalité de sujet en quête de son origine.

4-Prétexte à poursuivre son analyse

Pierre Boismenu : « Comment ne pas faire de l'autre, l'analysant, le prétexte à poursuivre son analyse interminable voire sa propre cure interminée? »

Il y a une première réponse : en ne le faisant pas. C'est un peu simpliste mais je le dis quand même par dérision pour ceux qui croiraient encore en la maîtrise.

La seconde réponse est un peu plus sérieuse : elle reprend le texte de Pierre Boismenu, et de bien d'autres qui reconnaissent que l'analyse est interminable, et qu'il est nécessaire de la continuer. En ce cas, quel besoin avons-nous de *prétexte* ? Car lorsqu'on a choisi d'occuper la fonction de l'analyste pour quelques-uns, cette posture est le texte même qui nous oblige.

L'idée sous-jacente serait peut-être de se servir de l'analysant comme un outil dans une instrumentalisation condamnable. Il est vrai que, s'il y a transfert de l'analysant à l'analyste, c'est aussi parce qu'il y a transfert de l'analyste à l'analysant. Tous deux prennent appui sur ce sentiment commun pour avancer dans l'analyse. Je soutiendrais volontiers que l'emploi des termes possessifs tels que *mon, ton*, ne sont plus de mise dans le champ analytique (mon inconscient, ton inconscient, mon transfert, ton transfert). Si Freud a introduit le terme de *ça*, c'est bien pour le distinguer du *moi* : *ça* ne m'appartient pas. *Ça* se trouve quelque part « entre » les protagonistes d'une analyse. *Ça* est plus proche de l'Autre de Lacan que du moi ou de l'autre. Tous les schémas de Lacan en témoignent : ce ne sont jamais des schémas personnels, décrivant la personnalité, ce sont des schémas rendant compte de la structure de l'analyse ou, si on préfère, de la structure du langage.

Alors, se servir de l'un ou de l'autre... cette question est un peu caduque lorsqu'on s'aperçoit qu'il s'agit d'un nouage et que personne n'est quelqu'un sans un autre, ni sans l'Autre. Le nouage de cet exercice qu'est l'analyse prétend au contraire analyser cette structure, non en faire l'occasion d'une prise de pouvoir de l'un sur l'autre. Quelque part, ce sera toujours la possibilité d'analyser des liens de dépendance, voire dans certains autres cas, d'analyser l'incapacité à accepter de tels liens. A chacun ensuite de choisir de s'en dégager... ou d'en construire ailleurs.

La plupart des analystes insistent sur la nécessaire dissymétrie entre analysant et analyste. Dans mon chapitre 8, je montrerais en m'appuyant sur *La lettre volée* et *Le temps logique* qu'il n'y a pas de dissymétrie possible sans symétrie, comme il ne saurait y avoir de trou sans surface. Bien sûr qu'au moment de son acte l'analyste ne se situe pas du même côté que l'analysant. Mais la nuit venue, dans les rêves, comme je l'ai montré dans mon ouvrage *Le rêve de l'analyste*, se révèle une identification inconsciente à laquelle on ne peut rien, puisque justement, elle est inconsciente. Et si on l'analyse, au lieu de la recouvrir sous le noble manteau de l'éthique, elle servirait plutôt la dynamique du travail analytique.

Certes, Lacan avait une certaine horreur du transfert⁸, qu'il a traduite dans une phrase que l'on retrouve un peu sur toutes les lèvres, sans doute par identification : le psychanalyste a horreur de son acte. Je ne souscris pas à cette sentence, donc non plus à l'identification. Je n'ai pas le moins du monde horreur de mon acte parce que je n'ai pas le moins du monde horreur du transfert. Celui-ci est non seulement inévitable, mais il est le levier même de notre action, d'autant plus si nous en prenons conscience par son analyse, notamment au travers des rêves de l'analyste.

5-Déduire du savoir ou induire du non-savoir (découverte et invention)

Pierre Boismenu : « Penser, comme il lui arrive de l'écrire, qu'il *déduit* de ses propres rêves, de leur *immanence textuelle*⁹, les critères mêmes de leur lecture, et que sa théorie vient de sa pratique elle-même contrairement à ceux qu'il dénonce comme « intellectuels », n'est-ce pas un peu vite dit? De fait, on peut lire dans son livre comment il s'y prend pour élucider le texte manifeste. Il s'effectue tout un travail intellectuel spécifique et qui prend son matériau à

⁸ Cité dans les carnets d'Elisabeth Geblesco. *Un amour de transfert, journal de mon contrôle avec Lacan*. EPEL.

⁹ A la manière par exemple de Derrida, celui de *Le facteur de vérité* au moins.

d'autres, Lacan singulièrement, y compris à le trier de façon polémique et à mettre au point une topologie originale et subtile comme sa théorie de la dimension ou son usage de la mise à plat de la BANDE DE MÖBIUS à trois torsions qui commande en retour le travail analytique dit personnel en orientant l'interprétation et la traversée du fantasme ».

La question passe donc de : « par ses écrits, influence-t-il ses analysants ? » à : « là où il croit boire à la source de la seule pratique, n'est-il pas lui-même abreuvé de théories ? »

Je parlais plus haut de l'intérêt du public pour les biographies. J'ai parlé de repère identificatoire : c'est qu'on peut reconnaître dans chaque cas particulier une modalité de la structure. Pour le dire autrement, parler de la grande Histoire ou de la société, c'est beaucoup moins passionnant que de la faire comprendre au travers de la vie de ceux qui la vivent à travers de petites histoires. Celles-ci restituent l'émotion qui fait défaut au discours théorique. L'émotion, je vous le dis tout net, c'est ça, le travail du symbolique ; c'est là où ça me trouve, c'est là où se fait un trou autour des représentations, c'est ce qui permet de construire des représentations et donc des concepts. C'est la meilleure façon d'aborder la théorie et, à mon sens, la seule, même si je conçois que d'autres choisissent d'autres voies. La petite histoire traitée avec tant de condescendance par les psychanalystes, c'est pourtant là-dessus que Freud s'est basé pour inventer la psychanalyse, c'est ce sur quoi nous pouvons nous baser pour contribuer à la grande Histoire de la petite histoire, grande Histoire de l'évolution de la psychanalyse comme discipline dans son siècle.

Sur quoi nous appuyons-nous pour avancer nos assertions ? Je voudrais illustrer cela par un passage du *Mur*, ce film controversé sur la prise en charge des dits-autistes par la psychanalyse, dans lequel une journaliste a piégé quelques psychanalystes, pour les rendre ridicules par un habile montage. Cependant, lorsqu'elle pose la question : sur quoi vous basez-vous pour affirmer l'universalité du désir d'inceste ? La psychanalyste interrogée répond après un bref temps d'hésitation : mais ...sur la littérature analytique. Peut-être le montage a-t-il coupé ce qu'elle a dit ensuite, nous ne le saurons jamais. Quoi qu'il en soit ça donnait l'impression d'une doxa tournant sur elle-même, d'une pratique basée sur un livre de révélations, à l'instar d'une religion. Moi, j'aurais répondu d'abord : dans ma propre analyse, et ensuite : dans ce que j'entends tous les jours sur mon divan. Enfin, j'aurais pu dire qu'en effet c'est à partir de cela que Freud et ses successeurs ont construit la théorie analytique, celle qu'on peut trouver dans les livres. Si plusieurs particuliers avaient répondu à Michel Onfray et à cette journaliste : j'ai trouvé ça dans ma propre analyse et je n'entends que ça sur mon divan, l'argument du particularisme de Freud eut tombé de lui-même, l'évocation d'une théorie coupée de la pratique et quasi religieuse n'eut pas fait long feu.

Au-delà et en-deçà de l'étude des livres, n'y a-t-il pas un moment où l'on passe au laboratoire ? Le labo de l'analyse, c'est le divan.

Le roc de la castration

Quel que soit Lacan il faut lire tout Lacan
Pourtant il en existe quelques uns, au moins un qui ne l'a pas lu
Il n'y a pas de discours sur la psychanalyse sans le discours de Lacan
Mais de Lacan je ne prends *pas tout*.

Le lecteur de Lacan aura reconnu ci-dessus une petite adaptation des tableaux de la sexualité d'*Encore*. Je discutais déjà de ces tableaux dans ma thèse, en 1983. Je suis donc depuis longtemps pétri de la pâte lacanienne, dont aurait pu penser qu'elle m'influencât. Ce fut le cas longtemps en effet, au point de me faire lire la Sainte Thérèse sur laquelle Lacan

disait s'appuyer pour franchir le roc de la castration en inventant son $S(X)$. Il se gaussait de ceux qui ne voyaient dans le témoignage de la sainte « que des histoires de foutre ». Ce n'est pas du tout ça, assenait-il, inventant du même coup « l'Autre jouissance », la jouissance féminine, comme radicalement différente de celle orientée par le Phallus. Il y gagnait une immense popularité car, en ramenant une sorte d'ineffable, il semblait dépasser le roc de la castration qui avait valu à Freud tant de critiques outrées. J'y ai longtemps cru, comme tout le monde, comme on croit au maître en tout ce qu'il raconte. Pourtant, ce sont mes rêves et ceux de mes analysantes qui m'ont fait relire Sainte Thérèse en acceptant cette fois de ne pas voiler les « histoires de foutre » qui y sont quand même plus qu'évidentes. La flèche de l'ange qui pénètre la sainte en la transportant au plus haut sentiment de jouissance, elle fait quand même bien phallique. Comme quoi, on lit ce qu'on veut bien lire puisque, dans un premier temps, j'avais accepté la lecture de Lacan et que, dans un second, c'est l'insistance de l'envie de phallus dans les rêves de mes analysantes qui m'a amené à revoir cette compréhension du texte.

Je ne vais pas produire ici ces rêves d'analysantes, en tant qu'ils ne sont pas les miens. Je me poserai la question pour une publication ultérieure dans laquelle je me consacrerai uniquement à cette question. Je vais me borner à indiquer comment la question de la castration me travaille dans ma fonction d'analyste, dans le rapport d'influence ou de suggestion possible à l'égard des analysants.

Dans mon analyse, je me suis rappelé d'une hallucination dans laquelle je voyais se succéder un blanc lisse sans contour et un noir grumeleux tout aussi dépourvu de bord. J'ai fini par comprendre qu'il s'agissait de la trace incompréhensible qu'avait laissée en moi la vision du pubis de ma mère, la succession temporelle entre le noir des poils et le blanc de la peau étant venue remplacer la coupure insupportable de la castration. J'avais été surpris, il y a déjà fort longtemps, de retrouver ce noir et blanc sous la forme du gris des cheveux frisés d'une paire de jumelles rêvée par une analysante¹⁰. J'avais été encore plus surpris de l'interprétation qu'elle en avait faite : alors qu'elle se voyait étendue sur mon divan, avec mon corps allongé en prolongement de son corps, ces jumelles venaient surgir au bout de mes pieds. Je l'avais interrogée sur le gris des cheveux des jumelles, et sur la forme de la coiffure. Elle avait dit : une boule afro, comprenant aussitôt, par cette énonciation, qu'elle était en train de parler de la paire de couilles qui manquait à mon corps transformé en phallus, complétant le sien. L'envie de phallus était là, gigantesque, aux dimensions du corps de l'analyste ! J'avais moi-même rêvé un peu auparavant d'une paire de jumelles africaines à la peau café au lait. Cette couleur est une autre façon de mélanger le noir et le blanc. Mais c'est bien parce que j'avais mon rêve et mon hallucination en tête, que j'avais pu trouver la question adéquate à poser, sans pourtant la moindre idée de la réponse : pourquoi ce gris, qu'est-ce que c'est que cette coiffure ? Je précise que cette jeune femme n'avait jamais lu un seul de mes bouquins, d'autant qu'à l'époque je n'avais publié que mes deux livres sur l'autisme.

Tel autre analysant me raconte un événement traumatisant de son enfance. Sa mère l'emmène prendre une douche avec elle. Là, sous la douche, il est ému par son vagin gris, dit-il, et il fait pipi ; sa mère l'engueule alors avec une violence inouïe. En séance, il l'interprète ainsi : vu son âge, son émotion érotique n'a trouvé de voie d'évacuation que par le pipi à la place du sperme. C'était donc comme une scène d'amour physique avec sa mère, dont l'engueulade finale marquait l'interdit par une castration. Il reste donc fixé à cette scène traumatisante et ne cesse de s'accuser, lorsqu'il fait l'amour avec sa femme, faisant sans cesse le lapsus : ma mère, ma femme. Il comprend ainsi qu'il a déporté l'interdit de l'inceste de sa

¹⁰ L'Afrique de Joséphine : http://une-psychanalyse.com/l_afrique_de_josephine.pdf

mère à toute femme. Mais pourquoi le vagin gris ? Et pourquoi lui ai-je posé la question ? À cause de mon hallucination des noirs et blancs ; si je n'avais pas pu analyser pour moi-même *ma* raison de cette hallucination, il ne me serait sans doute pas venu à l'idée de le questionner à ce sujet ; là où j'aurais pu attribuer cette couleur à l'âge de sa mère, il m'était venu en effet l'hypothèse que son système de défense avait pu mélanger le noir et le blanc, façon d'abolir la différence. Moi, j'avais aboli l'image même du pubis en ne gardant qu'une opposition de couleur et de texture. Mes noirs et blancs, je n'en avais trouvé trace dans aucun texte théorique, mais pour moi, ayant trouvé sa signification par induction, ça faisait loi d'où j'aurais pu déduire toutes les autres occurrences, y compris dans des modalités différentes, comme le cas qui se présentait là. Mais, au lieu de plaquer mon interprétation, je me suis appuyé implicitement sur elle pour qu'il trouve la sienne. J'avais *déduit* de ma loi personnelle non pas une signification, mais la possibilité d'une question lui permettant à son tour *d'induire* sa réponse. Ma curiosité sexuelle d'enfant s'était transmuée en curiosité « scientifique », autrement dit en désir de l'analyste désirant savoir ce qu'il en était pour un autre venant ainsi côtoyer de si près la structure si intime de mon être.

Voici donc ce qu'il m'a répondu. Il m'avait fait part depuis longtemps d'une image, qui lui venait de façon récurrente en séance : sa mère voulait avorter de lui et il voit, comme depuis l'intérieur de son ventre, le docteur s'approcher avec sa trousse pour faire l'avortement, et son père qui intervient au dernier moment pour le jeter dehors. Il dit ensuite qu'il voit l'image des WC à la turque comme si ça mère était déjà là pour l'expulser. Ces WC sont en ciment gris, avec le trou au milieu. Autour, il y a de la faïence blanche. Voilà son explication du gris ; ce n'est pas la même que la mienne, mais ça s'en rapproche au niveau de la structure.

Ainsi s'étaye la loi universelle du désir incestueux, pendant de son interdit (la scène de la douche), dans son rapport à la castration (engueulade sous la douche puis castration de la mère dont le phallus serait le corps fœtal de l'analysant), articulant autant que faire se peut la dialectique de l'universel et du particulier.

Déduire et induire relève d'une vieille interrogation philosophique, venant retrouver ici la question : sur quoi nous appuyons-nous pour travailler ? C'est-à-dire, non seulement pour élaborer notre théorie, mais pour faire avancer notre pratique, en évitant l'écueil du serpent qui se mord la queue. Je ne suis pas philosophe assez pour en discuter pertinemment, laissant cela à ceux de mes collègues qui en ont les compétences. Je me bornerai à rappeler l'origine de cette dialectique, d'une façon très lapidaire. Pour Platon, la loi du monde des idées préexiste, et toutes ses manifestations, notre monde, s'en *déduisent*. Pour Aristote au contraire, nous *induisons* de la pratique, par probabilité, la loi générale. Mais pour Galilée, une fois *induite* la loi à partir de l'expérience, toutes les autres occurrences s'en *déduisent* sans exception aucune. Or, il y a des exceptions, même si elles sont minimales : c'est ce qui a amené, par *inductions* à partir de ces expériences limites, la loi de la relativité d'Einstein. De celle-ci, à nouveau, toutes les expériences se *déduisent*, universellement, sans exception. Sauf quelques unes, qui ont entraîné l'invention de la physique quantique...etc?

Si je ne rencontre que des chats gris, je peux en déduire que tous les chats sont gris : c'est l'exemple typique du raisonnement inductif. Comme on vient de le voir, j'ai toujours rencontré la même structure, à condition de la défaire de ses oripeaux, c'est-à-dire de ses peaux diverses, de ses couleurs diverses, et par un raisonnement déductif, me rendre compte que tous les chats sont chats et non chiens, quelle que soit leur couleur, bref, que l'envie de phallus est la forme féminine de l'angoisse de castration, sachant que ceux qui possèdent un certain sexe anatomique se rangent toujours en partie du côté masculin *et* en partie du côté féminin¹¹, toutes les proportions possibles pouvant exister. L'infinie variation des modalités

¹¹ Et non, comme le dit Lacan : « qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté *ou* de l'autre ». *Encore*, p. 74. C'est toute la différence entre le *ou* exclusif et le *et* inclusif.

de la couleur n'enlève rien à la structure. En l'occurrence, c'est aussi la différence entre chien et chat. La structure à laquelle je parviens, en définitive, est celle de la différence comme telle, *fonctionnelle* et non objectale, symbolisée par le phallus et actualisée par le trou, que ce soit celui dans lequel je passe ou celui par lequel mon analysant manque de passer. Je parle donc bien de la fonction établissant la différence, la fonction coupure (ou : le trou comme tel) et non les différences de modalités qui peuvent induire des catégories dans lesquelles ranger les objets (qui sont des pleins). Cette façon de penser rend caduque toute théorie mettant en place quelque catégorie que ce soit.

Le trou se présente clairement dans le fantasme de mon analysant comme le trou des WC, qui avait longtemps été voilé par le gris des poils pubiens, de même qu'ils étaient voilés chez moi par l'opposition des noirs et blancs. Voilà ce qui fait loi générale, loi inconsciente issue de l'enfance, dont on peut dire après coup, qu'il est bien possible que l'inconscient s'y soit appuyé afin que chacun en *déduise* sa modalité particulière d'expression de l'universel, des variations infinies de modalités pouvant y être apportées. Ça ne veut pas dire que ce travail s'est fait en fonction d'une théorie apprise, quoiqu'elle ait pu y contribuer, mais que la structure du langage telle qu'elle façonne l'humain ne cesse de chercher à trouver des moyens d'expression. Pourquoi ? Sans doute parce qu'elle ne cesse pas de ne pas s'écrire, constituant le socle réel auquel se heurte tout sujet parlant, en tant que c'est ce qui le fait parler.

Lacan, Mélanie Klein, et moi : le cap de la scène primitive.

On pourrait penser que mes associations, nourries au sein de signifiant lacanien depuis de si longues années m'auraient donné à moudre le grain de la théorie que j'appréciais fort. Ça aurait pu influencer, après tout, jusqu'à la teneur de mes rêves pour les amener à donner raison à la théorie que j'appréciais. Or, justement non ; en prenant de la bouteille, elles m'ont plutôt amené du côté de Mélanie Klein. Certes, j'avais un peu lu les écrits de la tripière géniale mais, justement, je ne m'y étais pas arrêté ; en décrivant le ventre maternel comme une cave ou un grenier rempli d'un bric-à-brac infernal abritant les autres enfants de la mère, la merde, et le pénis du père, je pensais qu'elle yoyotait de la touffe, parce qu'elle attribuait ça à l'enfant. De même que l'histoire grand train papa, petit train Dick, et gare-maman. Elle assène aux enfants ses interprétations avec un aplomb qui ne me paraissait pas du meilleur aloi. De ce point de vue, je n'ai pas changé. Si elle avait dit : c'est ce que j'ai trouvé dans *mes* fantasmes et dans *mes* rêves, grâce à *mes* associations, il ne me serait pas venu à l'idée de l'accuser de placage. Car c'est aussi l'accusation principale que Michel Onfray a adressée à la psychanalyse : elle ne serait bonne que pour Freud, qui aurait universalisé à tort son propre cas. Moi, dit benoîtement Michel Onfray, je n'ai jamais désiré ma mère. Et derrière, il y a en filigrane l'accusation de placage interprétatif telle qu'on la retrouve dans les accusations, cette fois, des associations de parents contre la psychanalyse. Comment ? Nous, nous serions des parents incestueux ? Là se focalise la vindicte des adversaires de la psychanalyse. Je dis que c'est à cause de ce décalage sur le sujet de l'énonciation dont j'avais pu moi-même accuser Mélanie Klein : soit attribuer à l'autre des pensées qu'on a pu s'avouer pour soi-même, sans s'assurer que cet autre peut les penser aussi hors de toute influence, soit plaquer un principe universel *dans lequel on oublierait de s'inclure*. Pour moi, il s'agit du principe d'une coupure qui se recoupe¹² (elle s'applique à elle-même), seule façon de détacher un morceau d'une surface initiale. Cette structure topologique s'avère vraie de toute loi, surtout si elle s'exprime par le biais d'un interdit : si on ne se l'applique pas à soi-même, il est vain de tenter de l'appliquer aux autres. Telle est la position du tyran qui s'exclut des lois

¹² http://une-psychanalyse.com/rondelle_et_4_discours.pdf

qu'il impose. Il est vrai que découvrir l'inceste et la castration pour soi-même, c'est déjà pas facile, et découvrir l'archaïque du ventre maternel, ça l'est encore moins. Mais parler du signifiant à longueur d'ouvrages me paraît une bonne façon de s'éloigner de ces représentations douloureuses, ce qui à mon avis explique en partie l'immense popularité de Lacan. La linguistique est plus digeste que la castration. Et donc, appliquer sur d'autres ce qu'on a eu tant de mal à trouver pour soi ne peut que renforcer les résistances. Là, la nécessité d'en passer par le sujet de l'énonciation, la nécessité de laisser l'autre faire son chemin, retrouve sa nécessité première, dans toute la fraîcheur de la découverte de Freud. La garantie contre la tyrannie apparaît ici moins éthique que tout simplement logique.

Voici un exemple de ce que je trouve régulièrement dans les rêves, sous les modalités les plus diverses dont l'inventivité ne cesse de m'épater, tandis que la structure qui s'y dévoile reste la même. *A contrario* il n'est que fort peu question de scène primitive dans Lacan.

Je monte toute les nuits la petite rue qui mène à l'école maternelle au Puy (la ville de mon enfance), mais c'est devenu un couloir de cave, voire de caverne. Ça ne me gêne pas jusqu'au jour, enfin, la nuit, où j'aperçois, sur le « trottoir » d'en face, des clodos qui ont aménagé dans des anfractuosités du rocher. Comme toujours, ils ont avec eux des petits matelas et des tas de cochonneries dans des sacs plastiques. D'un autre côté ils sont tous assis en tailleur et, dans leur niche de pierre, ils font un peu Bouddhas et la première idée qui me vient (au réveil) c'est celle des bouddhas de Banyan, qui n'existent plus. Alors ça, ça m'effraie, et je me mets à courir, je sors de la grotte, je descends en courant le long de la colline, aussi vite que je peux, je cours, je vole. Je suis pieds nus, et j'ai peur de me faire mal en rebondissant d'une caillou à l'autre mais, en fait, non, je m'arrange toujours pour mettre le pied là où il y a un peu de mousse, ou un rocher plat. En même temps je suis encore dans mon sac de couchage, que je tiens au niveau de la taille pour qu'il ne me tombe pas dans les jambes.

Le chemin de l'école *maternelle*, c'est le chemin de la mère, dans le ventre de la mère. S'y retrouver toutes les nuits, comme le dit le texte du rêve, c'est une bonne façon de coucher avec elle, et donc de s'engendrer soi-même. Là-dedans se trouvent des figures de ceux qui m'ont précédés, mes frères (il n'y a pas d'allusion à ma sœur). Mon père est vraisemblablement inclus dans la série en tant que rival auprès de ma mère. Les frères, c'est la vermine, c'est des clodos ; s'ils pouvaient avoir été détruits, comme les bouddhas de Banyan, ce serait tout bénéf. Hélas, ils sont encore là, et menaçants. Donc je fuis hors de la mère tout en gardant un sac de couchage, c'est-à-dire y en restant¹³. Ne pas s'abimer le pied reste la préoccupation : éviter la castration. Il faut bien sortir de maman si on veut prendre son pied avec d'autres femmes. Mieux vaut la mousse accueillante d'un pubis féminin. D'ailleurs, à ce propos ces bouddhas s'érigeant chacun dans leur anfruosité se posent aussi en phallus venant démentir l'absence qui creuse le rocher. Savoir qu'on a pu les faire exploser ne peut que raviver en moi la crainte immémoriale de la castration.

La ruelle montante qui me rappelle celle de l'école maternelle s'est condensée avec la cave de chez mes parents, où j'avais mission d'aller chercher le charbon tous les jours d'hiver. Ça me flanquait une trouille bleue, mais il le fallait.

C'est pour ça qu'il faut gratter jusqu'au fin fond de la scène primitive, parce qu'en position d'analyste cela permet, non de plaquer ses interprétations, mais de trouver où poser les pieds pour poser les bonnes questions au bon moment. Une fin d'analyse, ça se signe

¹³ Je retrouve régulièrement cette structure dans de multiples rêves, les miens comme ceux des analysants : rentrer et sortir, partir tout en restant, un dehors qui est dedans. On y reconnaît le *fort-da*, soit le travail de la pulsion de mort c'est-à-dire le symbolique. On lira un exemple pratique dans mon prochain article à paraître « Entre le soi et l'autre, l'Autre ment ? ».

certes de ce que l'analysant en a assez et s'en va, mais c'est mieux s'il a pu en venir, d'une part au roc de la castration et de son compère l'Œdipe, d'autre part à la scène primitive par laquelle il se met au monde comme sujet en sortant du ventre de l'analyste, c'est-à-dire en sortant de son influence transférentielle, en laissant tomber, quoi ? La possibilité de certitude pour tout ce qui a pu se passer et dont il n'aborde que des traces illisibles, non décryptables, le réel, au contraire des écritures archaïques qu'il a pu retrouver et décrypter selon l'idiome de l'inconscient dont il a appris le maniement en cours d'analyse.

Il s'agit de ces fameuses traces que l'on pourra dire réelles tant qu'elles laisseront le symbolique muet. La pulsion de mort, c'est le symbolique en tant qu'il est muet. Ça ne cesse pas de ne pas s'écrire et donc ça insiste, en regard de l'imaginaire qui consiste et du réel qui ex-siste et résiste. Trace d'une scène primitive qu'on peut reconstituer à partir d'un ou de plusieurs rêves. Freud n'avait fait la démonstration qu'à travers un seul rêve de l'homme aux loups. J'ai pu montrer dans mon livre comment toute une série de rêves se constitue peu à peu en texte, qui semble dévoiler un message jusque là caché, pour finalement relancer le mystère au niveau d'un doute. C'est le caractère sériel qui rend le raisonnement inductif. La position féminine à l'égard d'une mère phallique, par le biais des grands frères comme substituts, voilà le nouveau dévoilement qui s'en était induit. Mais la révélation en termes de viol ne trouve aucune confirmation ni infirmation, bien que tout cela tourne autour du trou et du bouche trou, comme loi générale de l'articulation du symbolique (le trou) de l'imaginaire (la surface ou bouche-trou) et du réel (l'incertitude comme telle).

6-La topologie : usage pratique

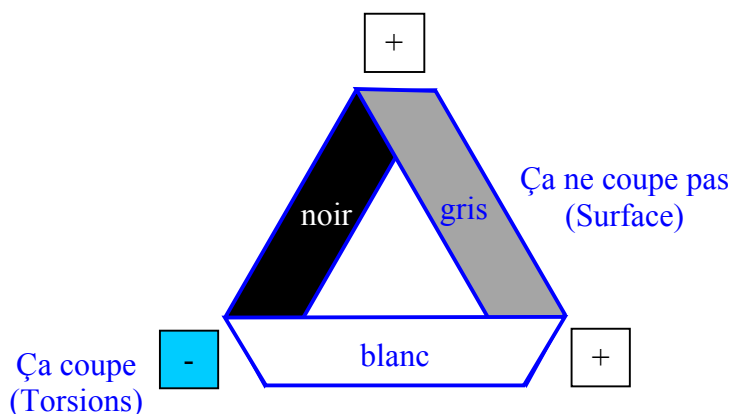
Ma topologie m'est beaucoup plus venue du côtoiement des dits autistes que de Lacan. Certes, à partir de mon expérience avec les dits autistes je me suis beaucoup appuyé sur ce qu'avait apporté Lacan, puis c'est le côtoiement de mes rêves qui m'a amené à modifier les propositions topologiques de Lacan et m'a fait parvenir à une topologie originale qui me semble plus à même de refléter la pratique de la psychanalyse.

Je rappellerai ici l'expérience qui m'a fait côtoyer René pendant huit ans. Il passait ses journées autour d'une porte, passant de l'autre côté en la claquant bruyamment, puis revenant en produisant le même vacarme et recommençant encore et encore¹⁴. Lorsqu'il s'arrêtait parfois, c'était pour contempler pendant des heures le même petit fragment infime d'un quelque chose qu'il avait pu trouver au sol, autrement dit, un point, un insécable, repos nécessaire de l'inférieur travail qu'il effectuait autour de la coupure dedans-dehors ne parvenant pas à le recouper avec une parole, remplacée par le bruit de la porte. Cela restait l'acoupure : en sortant, il restait dedans, en rentrant, il restait dehors, comme moi dans le rêve cité plus haut, emportant dans ma fuite hors de la caverne la sécurité d'un ventre maternel portatif sous la forme d'un sac de couchage. La communauté de structure s'en induit clairement.

L'analyse des rêves m'a donc permis de m'y repérer un peu mieux. La structure dedans-dehors est fondamentale à tout ce que je viens de dire c'est-à-dire, dedans : dans la surface, dehors : dans le trou. Ça donne une bonne base, tellement dépouillée d'imaginaire qu'elle convient à tous les habillages dans les rêves, les délires et les autres préoccupations des gens. La bande de Möbius en est l'écriture topologique la plus simple, dans son écriture à trois torsions. Le dessus y est également dessous, mais on y lit *aussi* la coupure dessus dessous. La coupure s'effectue *et* ne s'effectue pas. Dessus et dessous représentent dedans et dehors, mais aussi bien toute coupure qui s'effectue et ne s'effectue pas, quelle que soit

¹⁴ Voir : *De l'autisme*, EFÉditions. <http://topologie.pagesperso-orange.fr/livres%20publi%E9s.html>

l'opposition linguistique considérée : masculin-féminin, noir et blanc (gris et café au lait), bien et mal, etc.



J'ai longtemps fait partie de deux associations où on travaillait la théorie topologique à fond mais sans jamais aucun lien avec la pratique : comme le faisait Lacan, au fond. J'en suis parti parce que, d'une part il m'importait de parler de la pratique, d'autre part cette absence de nouage avec la pratique entraînait des erreurs sur le plan topologique lui-même. Par exemple, l'oubli des trois torsions de la bande de Möbius, celle de la coupure du cross cap, ou encore la question de l'écriture du réel dans les schémas. Je ne vais pas revenir sur ces questions que j'ai longuement traitées ailleurs¹⁵. Par contre voici deux exemples où la topologie s'impose d'elle même dans les formations de l'inconscient.

J'habitais dans un gratte-ciel, peut-être à New York, de manière très floue. La côte était longée d'un chapelet de petites îles très proches du continent et enfermées, protégées de la mer par une sorte de digue. Il était interdit d'y aller. J'y allais, donc, par les canaux formés entre les îles et cette digue, dans une sorte de canoë à moteur. Puis à terre, voilà que je longe les carcasses de trois pétroliers, immenses et rouillés, échoués sur terre. Ça pue le pétrole pourrissant. Plus tard, je suis le long couloir d'un édifice faisant office de magasin pour les pièces détachées récupérées sur les navires au rebut. Il y a là un incroyable bric-à-brac. Des vis, des clous, des tas de trucs indéfinissables ; mais ce qui m'intéresse, qui attire mon attention est soudain une vitrine remplie de confiseries. Mais je passe assez vite.

Le gratte-ciel est tout simplement le mien à Paris, puisque j'habite l'un des rares gratte-ciel parisiens, certes modeste, au 23^{ème} étage. Mais il a fallu transposer Paris au bord de la mer, puisqu'il s'agit encore de la mère ; donc, pourquoi pas New York ? Le chapelet d'îles en mer(e) où il est interdit d'aller représente l'interdit de l'inceste. Evidemment, j'y vais !

Je repense aussitôt à ce que m'a raconté une analysante aujourd'hui : un de ses clients lui a fait penser à l'aquarelle qu'elle garde dans son bureau et dont l'auteur est sa mère. Elle représente une carcasse de bateau en bois baignant dans l'eau peu profonde au bord de la mer.

¹⁵http://une-psychanalyse.com/des_raisons_d_une_ecriture_a_trois_torsions.pdf
http://une-psychanalyse.com/3_torsions_demonstration_12.pdf
http://une-psychanalyse.com/Torsion_definition_moebius_carree.pdf

Reste une colonne vertébrale et quelques paires de cotes, dit-elle. Ce sont les enfants morts, ajoute-t-elle ; en effet, elle est née après un avortement ou un enfant mort né de sa mère.

A moi, ça me fait penser à Vittorio Gassman, dans je ne sais plus quel très vieux film italien, tournant en canot à moteur autour d'un pétrolier vide échoué dans la lagune de Venise, et criant son nom à cette énorme masse de tôle rouillée, comme un appel, comme si elle pouvait éventuellement lui répondre. Je pense aussi à mes deux frères et moi, tous issus du même ventre, ce qui fait trois pétroliers. Donc, le ventre des pétroliers s'avère une bouteille de Klein, avatar un peu plus complexe de la bande de Möbius : à la fois contenant, ventre vide, et contenu, trois enfants, le contenant en continuité avec le contenu. Je ne sais comment il faut compter, car ma mère a aussi eu une fille morte à l'âge de trois jours, longtemps avant ma naissance. Dois-je la compter avec mes deux frères, ce qui ferait trois ? Ou dois-je considérer qu'elle ne fait pas vraiment partie de mon histoire, en m'incluant dans ce dedans-dehors ? Mieux vaut ne pas conclure, ça ne sert de toute façon à rien, puisque je suis à la fois dedans et dehors. Au moins puis-je reconnaître encore une fois la présence encombrante de la fratrie dont je souhaiterais la disparition comme dans le rêve de la grotte aux Bouddhas. L'odeur de pétrole pourrissant est aussi bien une odeur de cadavre, assimilable à la vermine des clochards de l'autre rêve.

Les pièces des navires au rebut sont donc autant de morceaux détachés de la mère, phallus et enfant confondus dans cet immense bric-à-brac que j'avais déjà repéré sous bien d'autres formes pour être le contenu du ventre maternel. Petit, je suivais ma mère faire ses courses, et notamment je l'attendais pendant des heures dans l'incroyable bric-à-brac de son horloger-cordonnier polonais, avec lequel elle entretenait l'usage de sa langue maternelle. Là seule chose qui m'intéressait pendant ses périples était bien sûr les confiseries.

Ce que m'a dit mon analysante de cette peinture de sa mère, je le reprends à mon compte, ça me touche dedans, ça ne reste pas dehors. Nous retrouvons l'émotion que Freud disait avoir ressentie à l'écoute du rêve de l'enfant mort qui brûle. Elle le décrivait comme les enfants morts ; moi, comme l'emballage des enfants multiplié par leur nombre. comme si j'y avais assisté de l'extérieur. C'est donc bien évidemment une reconstruction fantasmatique et non un souvenir. Que ça ne soit pas la réalité n'empêche pas que ce soit la vérité d'une émotion partagée. Ce qui nous a précédés, elle et moi, l'origine, est forcément tapissé de morts et ça, en plus, c'est vrai pour tout le monde. Elle et moi touchons à la structure c'est-à-dire au grand Autre. Pas par le biais de la théorie, universelle, mais par quelque chose qui nous touche particulièrement tous les deux, l'entame par laquelle nous communiquons. L'universel n'impose pas sa loi aux particuliers, ce sont les particuliers qui se reconnaissent dans un même éprouvé, un éprouvé éprouvant, une entame qui fait commune structure.

Sur l'usage de la bande de Möbius, Pierre Boismenu dit qu'elle me sert dans un travail intellectuel, donc conscient, pour analyser mes rêves ; je veux bien, mais c'est vrai seulement aujourd'hui. Car au contraire, c'est l'analyse de mes rêves qui m'a permis de comprendre la bande de Möbius dans l'usage théorique qui peut en être fait en psychanalyse ; pour être tout à fait franc, c'est aussi l'étude des paradoxes et de l'histoire de la mathématique depuis le questionnement de Russel jusqu'à l'avènement du théorème de Gödel. Mais c'est aussi l'étude des rêves qui m'a amené à comprendre le théorème de Gödel et non l'inverse. Et c'est ce qui m'a fait comprendre que la bande de Möbius est une écriture du théorème de Gödel, ce qui m'a amené à produire un théorème du nœud borroméen allant dans le même sens¹⁶. J'avais lu il y a fort longtemps le *Gödel Escher, Bach* de Douglas Hofstadter, ça m'avait beaucoup éclairé intellectuellement, mais sans que j'y voie véritablement le rapport à ma pratique. C'est en découvrant les dits-autistes que j'ai aussi commencé à y comprendre

¹⁶ http://une-psychanalyse.com/structure_du_borromeen.pdf

quelque chose, surtout grâce aux dessins d'Escher¹⁷. Car ils sont une écriture de l'inconscient et, les dits-autistes, ne pouvant parler, dessinaient quelque chose dans l'espace qui ressemble à l'œuvre d'Escher, qui n'est toute entière que déclinaisons de la bande de Möbius. En fait, c'est de m'apercevoir, dans les rêves, de la contradiction des représentations que je me suis rendu compte de tout cela et non pas dans le travail intellectuel qui m'a servi de support secondaire pour la théorisation.

C'est bien pourquoi il faut comprendre la *structure* de la bande de Möbius et non l'*aspect imaginaire* selon lequel elle est dessinée. On peut lire une feuille de papier à deux faces comme une bande de Möbius : le bord appartient aussi bien au dessus qu'au dessous. Et dans cette formule : il n'y a qu'une feuille, mais il y a deux faces, on entend aussi la définition de la bande de Möbius : il y a deux faces, mais il n'y en a qu'une. On peut lire une sphère comme un objet asphérique : imaginant, d'un point de vue intrinsèque, que je suis une fourmi se promenant à la surface, je ne rencontre jamais de bord, je suis toujours sur la même face. Mais, d'un point de vue extrinsèque que je ne peux évacuer, je sais bien qu'il y a deux faces. Ainsi en est-il dans le rêve que je viens d'analyser, où je considère intrinsèquement, c'est-à-dire de l'intérieur du rêve, l'extérieur des pétroliers, abordé d'un point de vue cette fois extrinsèque, tandis que l'analyse me fait comprendre que sa démultiplication me renvoie au souhait de n'avoir pas eu à partager mon point de vue intrinsèque archaïque avec ces étrangers.

C'est l'articulation des points de vue qui est mœbienne, non l'objet en soi, évidemment, ce qui convient bien à la psychanalyse où ce qui nous intéresse est justement l'articulation des points de vue dans un transfert et non l'objet « patient » en soi. Qu'on se rappelle ici l'importance du point de vue en perspective, que j'avais évoqué plus haut.

Ainsi s'explique le gris dont j'ai parlé à deux reprises, sachant qu'en ce qui me concerne je percevais noir et blanc c'est-à-dire un point de vue local, là où, pour d'autres, s'imposait un point de vue global. La structure commune que je viens de vous décrire entre une peinture qui importe à l'analysante et rêve de l'analyste permet de se représenter le transfert comme une bande de Möbius : un sujet, un autre sujet et entre les deux le Grand Autre, c'est-à-dire la structure du langage à laquelle nous émargeons tous. C'est d'elle que nous tenons cette universelle caractéristique du genre humain : chaque homme est particulier.

Les trois torsions participent d'un même mouvement de refoulement-interprétation ; même ce mouvement est contradictoire, c'est-à-dire mœbien. C'est une façon de lire ce que disait Freud et qui est si difficile à comprendre : le *surmoi* puise ses ressources énergétiques dans le *ça*. Je vais l'illustrer de l'analyse d'un rêve qui, comme toujours, a été beaucoup plus parlante pour moi que toute la lecture de Freud qui s'avère extraordinairement juste... après coup :

Dans l'escalier, j'embrasse ma chef de service, qui est enceinte. Elle vient de me l'apprendre ; je lui ai proposé de prendre une douche, j'allais la prendre avec elle. Sur un palier, elle reçoit le docteur qu'elle a fait venir. A ce moment-là, elle est devenue une grosse dondon. Elle dit : docteur, je suis enceinte d'un bébé. Elle demande si c'est normal, si sa grossesse est normale ; le docteur est un gros monsieur à l'air un peu ahuri. Il dit qu'il ne sait pas, il faut qu'il l'examine.

J'arrive à Frambouhans (le village de la mère de ma fille) par la grande rue. Je reconnais les maisons, et je dis que je ne suis pas venu là depuis 30 ou 40 ans. On reçoit des éléments de charmantes...de charpentes métalliques peints en blanc ; il va falloir les installer sur le mur pour permettre la pose du toit. Alors débarque une bande de flics en civil. Ils

¹⁷ Et aussi la bande dessinée : *Logicomix* de Apóstolos K. Doxiadis, Christos Papadimitriou, Alecos Papadatos et Annie Di Donna.

cherchent l'argent, ils veulent savoir d'où vient l'argent. À un moment j'aperçois le père V. (le père de la mère de ma fille) avec un air goguenard.

J'en ai si souvent rêvé auparavant que la métaphore ne fait plus de doute pour moi : L'escalier est une représentation de l'acte sexuel. Quelque chose cependant m'étonne : alors, ma chef de service, je souhaiterais l'avoir mise enceinte ? La réalité est une chose, le fantasme une autre, qui prend des éléments de la réalité pour signifier quelque chose de bien plus archaïque : cette grosse femme qu'elle devient est une figure de la mère immémoriale, cette chef de service dissimule la reine de la maison à l'époque où j'étais le petit enfant très curieux de savoir d'où viennent les bébés. Le docteur qui intervient alors n'est autre que celui du jeu d'enfant qui s'intitule ainsi : une figure du père. Mais ce n'est pas pour rien que l'inconscient va chercher dans l'actuel une figure de chef. La suite du rêve en confirme la signification : non seulement je me retrouve dans le village natal d'une autre mère, la mère de ma fille, mais c'est là qu'il s'agit de construire le toit. Comme chacun le sait, le toi se place sur moi, comme la figure de l'autre en place de surmoi, gardien de l'autorité à l'extérieur et de la morale à l'intérieur. Mon lapsus au moment du récit du rêve me révèle guère différent de l'analysant dont il était question plus haut : les charmantes, tout en mobilisant les ressources du *ça*, sont les femmes héritières du surmoi qui charpente, sur le moi, le respect de l'interdit et d'une manière générale, le respect dû aux autres, sous peine de la castration qu'elles rappellent. On voit bien comment il s'agit de la même pulsion rendue méconnaissable par un tour autour de la bande de Möbius, une face noire¹⁸ poussant à la réalisation du plaisir incestueux, une face blanche refoulant celui-ci sous une couche de peinture et derrière la porte des toilettes. Une seule lettre assure par ailleurs la torsion entre le *m* de la mère et le *p* du père. Nous reconnaissons quasi directement la structure de la bande de Möbius sans qu'il soit nécessaire de la représenter sous sa forme canonique.

Que vient faire alors cette histoire d'argent caché ? Les flics sont évidemment une autre figure du surmoi. Ils viennent au lieu de la mère pour le chercher là où je suis à la place de la mère de ma fille, donc en position de mère moi-même. Son père qui me regarde de façon goguenarde sait bien qu'il est dans sa position de père, substitut de mon père puisque je suis là en position d'être sa fille¹⁹. Tout cela ne fait que mettre en scène d'une nouvelle manière ce que mon dernier livre avait longuement développé. Ma mère était un flic du contenu intestinal, cherchant à tout prix à l'obtenir de quelque manière que ce soit, conférant à ce dernier, la merde, la valeur financière qu'il semble en effet avoir acquis. Elle fouillait mes entrailles à sa recherche comme les flics de mon rêve, ce qui s'appelle, dans la vie de tous les jours, un lavement, et dans mon rêve, qui dissimule un peu les choses, une douche. Mon imagination enfantine avait rattaché cette pratique à la scène primitive où j'avais observé mes parents faire l'amour, c'est-à-dire jouer au docteur. Il est vrai que l'apprentissage de la propreté constitue l'une des premières charpentes du surmoi, la contrainte de respecter un certain lieu, les toilettes, pour ne pas encombrer les autres avec nos excréments. La notation « peinte en blanc » vient souligner la nécessité de la dissimulation du noir sous le bancheur des faïences, comme pour l'analysant que j'ai déjà évoqué. Elle n'est pas sans renvoyer aussi au noir et blanc de la castration, ainsi associés aux fondements de l'édifice moral. Je me dois de le respecter encore aujourd'hui en respectant la hiérarchie, donc ma chef de service. Et pourtant, c'est là que l'inconscient refuse son accord : la pulsion incestueuse reprend du poil de la bête, d'où l'inquiétude quant à la norme. Ce qui pointe là-dessous reste le désir d'avoir mis ma propre mère enceinte du bébé moi-même, façon de renvoyer l'ascenseur à ma chef de sévices.

¹⁸ D'où le succès de la *Guerre des étoiles* avec son « côté obscur de la force ».

¹⁹ Où l'on retrouve la remarque que j'avais faite plus haut de corriger le « ou » de Lacan en « et », quant à la répartition du côté féminin *et* masculin.

En même temps, tout cela pourrait expliquer ma hantise de toute grosseur : elle serait synonyme de grossesse incestueuse. Le docteur est gros aussi. Et moi, je refuse d'être gros. Ce serait donc la position féminine envers le père, qu'une mère phallique s'était chargée de me rappeler à coups de lavements. Sur ce point, elle ne respectait pas elle-même l'interdit de l'inceste. Nous avons là une faille dans la nécessité de ce qu'une coupure se recoupe, c'est-à-dire s'applique à elle-même afin de permettre la séparation d'un morceau de surface, représentée ici par la séparation du contenu intestinal. C'est pourquoi l'acoupure ne cesse de revenir sur elle-même sans jamais y parvenir tout à fait, expliquant la récurrence des mes rêves sur ce thème. Il en était de même pour l'analysant qui ne cessait d'être hanté par la scène sous la douche avec sa mère. Je peux me réjouir de ce que ce retour ne se manifeste que sous forme de rêve plutôt que de symptôme, ce que pourrait être par exemple une constipation excessive et chronique dont je n'ai pas la moindre trace.

En ce lieu, la fonction de la castration n'est pas complètement accomplie, l'agent de celle-ci étant censé être le père, représenté ici par le père V. Son côté faillible apparaît dans la figure du docteur, peu sûr de lui, qui ne sait pas répondre et qui doit examiner la question. On sait ce que ça suppose lorsqu'il s'agit de savoir si une femme est enceinte. Voilà ce que j'appelle psychose, ce dont toute manifestation de l'inconscient, rêve, lapsus, symptôme, est un indice.

7-Le honteux imaginaire

Cette crainte de la réciprocité dans l'analyse, de servir de l'analysant pour continuer son analyse, de mettre le moi en avant, tout cela participe d'un plus vaste chapitre que j'aurais pu intituler la haine de l'imaginaire. En effet, l'imaginaire est au principe de la haine, comme de l'amour d'ailleurs, mais jamais sans le symbolique, ni sans s'appuyer sur un impossible externe qui ex-siste, le réel. Par conséquent, je récusé le fameux primat du symbolique. Pourquoi y aurait-il un rond plus important que les autres dans le nœud borroméen ? Ça n'aurait aucun sens. Pas besoin de faire appel à la topologie alors, qui nous fait comprendre l'exacte équivalence de ces trois ronds.

Voyez la démonstration de *La lettre volée* : pour parvenir à établir que le symbolique introduit un ordre et des lois qui n'étaient pas dans le réel, il a fallu en passer par l'imaginaire, c'est-à-dire grouper les occurrences de + et de - en faisant appel à la symétrie et à la dissymétrie²⁰. En effet il n'y a pas que symétrie dans le miroir, il n'y a pas qu'imaginaire. Il faut l'avoir étudié un peu en détail pour se rendre compte que, d'une part il n'y a pas d'image si elle n'est encadrée par des paroles : c'est ce que m'ont appris les dits-autistes, qui ne se voient pas au miroir et qui ne parlent pas. D'autre part, il faut bien se rendre compte que le miroir, pour l'être parlant que nous sommes, fonctionne sur une opposition de symétrie et de dissymétrie, car il inverse toujours deux dimensions sur trois²¹. De plus, il impose le paradoxe au même titre que le signifiant, mais là il s'agit de la lettre. En effet, devant le miroir, nous sommes tous confrontés à cette expérience inconsciente : à la fois d'un point de vue objectif, il n'inverse pas la gauche et la droite et d'un point de vue subjectif, si, il inverse la gauche et la droite car je m'identifie à mon image en passant derrière le miroir. Nous avons donc au miroir le même principe d'opposition symétrie-dissymétrie dont on se sert dans les chaînes de Markov c'est-à-dire ce qui sert de démonstration à Lacan dans *La lettre volée*.

²⁰ Voir : les derniers chapitres du *Rêve de l'analyste* et de *Les toiles des rêves* ; http://une-psychanalyse.com/livres_publicies.html

²¹ Voir : http://une-psychanalyse.com/sexe_et_miroir.pdf

Mais le miroir est aussi l'endroit où l'on se découvre sexué, ce qui est la même chose que de se découvrir parlant. Le miroir n'est pas seulement la surface réfléchissante, c'est la surface identificatoire de l'interlocuteur, et spécialement ces principaux interlocuteurs que sont les parents. La vue de l'autre nu entraîne immédiatement la question identificatoire dès lors qu'une différence se présente dans l'image : pas de symétrie sans dissymétrie, c'est ce qui s'écrit à ce moment là au fondement de l'inconscient. L'image de l'autre est la même que la mienne, sauf au niveau du sexe. Elle s'écrit en termes de castration, menace pour les uns, envie pour les autres. Cette écriture entraîne son cortège de honte qui transparait jusque dans la théorie comme haine de l'imaginaire. Je ne l'ai pas seulement entendu à mon égard : lorsqu'on veut critiquer un collègue c'est souvent cet argument qui tombe : tu es dans l'imaginaire. Eh bien j'assume ; oui je suis dans l'imaginaire, comme tout le monde, car sans l'imaginaire, le symbolique ne fonctionne pas, Lacan le démontre lui même dans sa *Lettre volée* comme dans sa description de ce qu'il appelle peut-être la folie de Joyce : le rond imaginaire du nœud borroméen se détache, et sans lui, plus rien ne tient. Il y aurait beaucoup à redire sur cette théorie d'ailleurs ; mais ici n'est peut-être pas le lieu.

Prenons à présent la question du temps logique, qu'on m'oppose souvent comme antidote à l'imaginaire²².

Essayons d'entendre un peu l'expérience des prisonniers ainsi : ils sont sans cesse en train d'imaginer ce que les autres sont en train d'imaginer qu'ils imaginent. Pas une parole n'est prononcée : le contraire même de la psychanalyse ! On est au cœur de l'imaginaire, exactement comme dans le jeu de pair et impair, dans lequel la maîtrise assertée par Dupin n'est qu'illusoire. Même le temps logique tel que développé par Lacan, finalement, le démontre : il n'y a qu'une façon de s'en sortir, c'est de briser ce circuit imaginaire en disant : je ne sais pas ce que pense l'autre, et c'est trop fatigant, trop aléatoire, et trop dangereux, d'être à l'affut des signes de ce qu'il pense ; je n'ai qu'à m'avancer en disant ce que je pense et il s'ensuivra ce qui s'en suivra, on verra bien. Bien sûr la *lecture* des mouvements et des non mouvements des autres m'aura amené à une conclusion logique sur moi-même : je suis un blanc... dans la mesure où je considère réalisé le postulat que chacun raisonne exactement à la même vitesse que moi. Ce qui, pour le moins, est une hypothèse imaginaire : tous semblables à moi ! Le moindre écart dans cela, ou erreur de raisonnement logique chez un seul, et tout est foutu par terre pour tous. C'est bien en quoi il s'agit d'un sophisme, ce dont Lacan lui-même s'est aperçu et dont il nous avertit.

Dans son article, il ne s'agit pas de collectif, mais d'un sujet face à une écriture : pas trois sujets réagissant les uns les autres à ce qu'écrivent les mouvements et non-mouvements des autres. Il y a une dizaine d'années, j'ai commis un long texte²³ très complexe pour tenter de faire se correspondre ma lecture du nœud borroméen et le temps logique tel qu'exposé par Lacan. Je crois que personne n'a lu ce texte, même René Lew disait qu'il était trop compliqué. C'est juste pour dire : lorsqu'on a envie de plaquer un truc sur un autre, on y arrive ! Aujourd'hui, je pense que c'était une erreur. Lorsqu'on part dans des calculs compliqués, la machine logique fonctionne toute seule : sa complexité même, combinée à sa logique interne, empêche de faire retour sur une autre réalité que la logique même se développant toute seule dans ce qu'on pourrait appeler un délire théorique. Là, il y a menace imaginaire de croire maîtriser quelque chose sur la simple foi en la complexité.

Que le temps humain ait un tour rétroactif, pas de doute. Mais ce n'est pas la peine d'en passer par un sophisme pour le démontrer. Il suffit d'examiner l'articulation de la lettre et du signifiant, autrement dit, de la surface et de la coupure : le modèle topologique de la

²² *Le temps logique* dans les *Ecrits* de Lacan.

²³ http://une-psychanalyse.com/ecriture_du_temps_logique.pdf

rondelle²⁴ effet de la coupure qui se recoupe, complété de celui de la bande de Möbius (ça coupe, mais *pas-tout* !) rend assez bien compte de ça.

Quand on me dit que ma théorie s'en tient à quelque chose de moïque parce que la rondelle est bien découpée, on oublie que la coupure a laissé derrière elle un reste, la surface infinie « de départ » (dont je répète qu'il s'agit d'une supposition nécessaire d'après coup) et que celle-ci est prise en compte d'une autre façon dans l'écriture de la bande de Möbius.

C'est pourquoi j'ai, plus haut, détourné la conclusion des prisonniers de Lacan pour une autre sortie qui m'est propre... J'accepte de prendre un risque, car la logique ne me garantit de rien. La logique du temps logique, c'est de s'autodétruire. La conséquence que j'en tire, c'est qu'il n'est pas à mettre à toutes les sauces. En particulier, s'en servir comme justification de la séance courte – ou même à durée variable – est encore un placage... imaginaire.

La rétroactivité du temps, elle est logique en ceci : pour me faire comprendre de l'autre, je dois conserver en mémoire ce que je dis au début de ma phrase lorsque j'arrive à la fin. C'est l'ensemble de ce que je dis qui va signifier quelque chose, sinon ce n'est que divagations. C'est vrai pour la conversation consciente de tous les jours, mais c'est vrai aussi lors de la séance d'analyse, où ce processus essaie de mettre en veilleuse l'attention consciente au profit de l'association libre, qui va faire surgir la signification beaucoup plus tard, par prise en compte d'un beaucoup plus grand nombre de données, pas forcément logique sur le moment. C'est à la séance d'après ou des années après qu'un propos va faire retour, donc recoupe, sur un propos précédent pour lui donner sens. Ce qui est vrai du locuteur l'est aussi de l'auditeur. C'est toujours la recoupe, c'est-à-dire le retour sur un premier passage qui offre la validité à ce premier passage. Là, on reste parfaitement lacanien : $S1 \rightarrow S2$. Avec ce que ça implique de naissance du sujet, $\$$, et de laissé pour compte de la découpe qui n'est jamais complète, a . Dans un autre modèle, c'est là où ça se noue quand ça repasse *plusieurs fois* dessus et dessous.

Or tout ce processus : dépôt de la lettre au fur et à mesure que le signifiant se déroule, puis retour du signifiant sur lui-même, ce qui découpe finalement la lettre comme lisible, c'est-à-dire lisible à haute voix par une nouvelle mise en mouvement du signifiant, tout ce processus impliquant le temps et la logique, n'est pas le processus décrit dans le temps logique. C'est le processus de description du processus, lorsque les prisonniers *libérés de l'interdiction de parler* par leur sortie, s'expriment devant le directeur. Là, ils passent de l'imaginaire au symbolique, ayant introduit un trou entre l'expérience vécue et ce qu'ils en disent. J'entends bien que s'ils peuvent en dire quelque chose, c'est aussi parce qu'on leur a donné au début la consigne d'avoir à justifier leur acte. C'est là où la fin se doit de recouper le début.

8-Parler de soi : effet de vérité, effet de guérison ?

Freud a inventé la psychanalyse par le basculement de l'objet au sujet. Un basculement superbement repris par Lacan dans *La science et la vérité*. Pour l'écrire d'une façon un peu lapidaire, si la médecine guérit un objet, la psychanalyse permet à un sujet d'accéder à sa vérité. Il se trouve que cela implique aussi des effets de guérison, car le sujet souffre de ce qui en lui, reste objet de l'Autre, c'est-à-dire objet dans le discours des autres. Le renversement opéré par Freud, de l'objet au sujet, n'est pas seulement théorique, il est la clef du processus pratique de la nouvelle discipline.

²⁴ http://une-psychanalyse.com/rondelle_et_4_discours.pdf

Pourquoi le parler de soi, c'est-à-dire la psychanalyse personnelle, est-il nécessaire pour s'installer psychanalyste ? Tout le monde vous dira que oui, elle l'est. Mais pourquoi ? Voilà qui reste assez peu clair, peu de gens s'étant penché sur la question.

Pourquoi ? Eh bien, je dirais pour mon propre compte, parce qu'aucun texte ne m'a fait mieux comprendre en quoi il n'y a pas la structure de l'un et la structure de l'autre, comme il y a, dit-on, des personnalités... Lacan a sorti un jour, à l'occasion de la publication de sa thèse sur *La psychose paranoïaque dans son rapport à la personnalité* : « la personnalité, c'est la paranoïa ». En effet, c'est là qu'on est enfermé dans soi même. C'est là seulement qu'on peut se targuer d'avoir une personnalité qu'on défend bec et ongles contre l'entame de l'autre. Je soutiens que le transfert, c'est le contraire : accepter cette entame de l'autre, telle qu'elle se révèle dans les rêves... car, dans la conscience, ça n'apparaît pas comme ça !

Donc aucun texte théorique ne m'a fait comprendre avec une telle acuité ce que c'est que le grand Autre : c'est pas moi, c'est pas l'autre, c'est ce qui circule inconsciemment entre nous.

Le problème est moins de savoir ce dont il s'agit en théorie, mais de savoir s'en servir, car ça justifie pleinement la technique de l'attention flottante inventée par Freud.

Effet de vérité sans aucun doute, bien que je reste dans le doute quant au viol et à l'auteur du viol, objet de mon livre. Effet de guérison sans aucun doute, puisque ça n'a jamais été mieux dans ma vie que depuis la parution de cet ouvrage. L'écrire a dû m'apporter le même soulagement que la *Traumdeutung* a pu, peut-être, apporter à Freud. Voilà ce dont je peux témoigner personnellement.

Maintenant, que puis-je dire de ces deux effets dans les analyses où je suis en position de psychanalyste ? Je vais donc être obligé de parler des autres, tout en rappelant encore une fois que ce n'est que mon point de vue sur ces autres dont il peut être question. Ce que je peux dire n'est que ce que j'ai sélectionné plus ou moins consciemment dans ce que ma mémoire a pu retenir de ce qui peut-être m'a été dit.

Je reçois un jeune homme depuis 4 ans, complètement bloqué dans une incapacité totale à établir quelque lien social que ce soit. Il vit chez ses parents et ne voit pas comment il pourrait partir, tout en sachant très bien que c'est ce que font les gens de son âge, en principe. Il mène cependant de brillantes études, car la compagnie des livres lui est moins pénible que celle de gens. Il n'a donc pas d'amis de son âge, ni de petite amie. Il a compris que tout cela venait de la naissance de sa petite sœur, survenue alors qu'il était âgé de 6 ans. Celle-ci passait ses nuits à hurler, puis, est restée extrêmement difficile à élever jusqu'à un âge fort tardif. Un tel problème avait bien évidemment mobilisé ses parents et spécialement sa mère, détruisant à jamais ce qui lui apparaît après coup comme un vrai paradis terrestre : sa vie avec sa mère avant la naissance de sa sœur.

Il a également bien délimité en quoi il s'agissait aussi de castration. Toute approche des autres lui donne l'impression d'être une menace, et une menace spécifique sur le phallus, qu'il ne parvient donc pas à mettre en jeu, puisque c'est ce dont il s'agit dans l'approche des femmes.

Je pourrais donc dire : Oedipe et castration ont été parfaitement repérés. Mais malgré cela, rien n'a changé. De ce fait, il m'en veut pas mal et il lui arrive de passer des séances à m'opposer la sourde hostilité de son silence. Il me hait comme il en est venu à haïr toute personne qui présente le défaut de ne pas être sa mère. Or, pour que la fonction paternelle fonctionne, il faut avoir pu transférer un minimum d'amour sur le père. Il m'a raconté comment, entre son père et son grand père, ça c'était mal passé au point qu'un jour, son père avait projeté une hache dans la direction de son grand père, heureusement sans dommage.

J'avais pu lui dire, à certains moments où son hostilité à mon égard se manifestait explicitement, en quoi j'avais en effet le sentiment qu'il projetait des haches en ma direction. Sur le moment, ça l'avait bien apaisé, mais sans effet durable. Je l'avais dit, ayant compris par

moi-même en quoi la vérité du *sentiment* transférentiel constitue l'axe fondamental de l'effet analytique, qu'il soit de vérité ou de guérison.

Pourquoi n'y a-t-il donc aucune amélioration ? J'ai le sentiment que c'est parce qu'il ne rêve pas, ou très peu. Un des seuls rêves qu'il m'a raconté était le suivant : il faisait l'amour avec sa sœur. C'est suffisamment explicite en soi pour que ça ait besoin d'interprétation supplémentaire. Or, avec les rêves, on parvient à beaucoup mieux cerner la force de ces deux formations pilier de l'inconscient, l'Œdipe et la castration. Je pense qu'il n'est pas véritablement possible de ne les cerner qu'avec un retour sur les souvenirs conscients. La diversité incroyable des mises en scènes de ces deux points fondamentaux, pendant des années de rêves m'a permis de prendre conscience, c'est une chose, mais surtout de parler et de reparler de tout cela, qui a imprégné, informé en quelque sorte toutes les autres représentations qui venaient s'écrire par la suite dans la mémoire. Et ce n'est qu'ainsi que, je crois, on parvient à la scène primitive, souvenir retrouvé ou mythe personnel que s'invente tout sujet afin de se mettre au monde par lui-même. Fantasme à traverser, objet *a* à laisser tomber, tout cela sont des modalités théoriques d'en parler.

A l'inverse, une femme venue me trouver à l'âge de 28 ans dans l'état d'agitation extrême matiné d'hallucinations qui l'avait amenée à être diagnostiquée PMD, s'est tirée d'affaire, en quelques 11 ans, en laissant tomber tout médicament relativement tôt dans son parcours, par les nombreux récits de rêves qu'elle amenait à chaque séance, qui lui ont permis, dans son cas, de faire le tour de l'Œdipe et de l'envie de phallus, tout en parvenant à la construction de sa scène primitive. Pourquoi rêve-t-elle et pourquoi m'en a-t-elle fait part ? Je crois, par effet de transfert. Elle m'a beaucoup aimé, et réciproquement, à l'inverse du jeune homme dont je viens de parler, qui est plutôt dans l'hostilité œdipienne à mon égard.

Telle autre femme a vu son état s'améliorer dès les premières séances. Venue pour son état dépressif, elle s'est aperçue très vite que sa dite sclérose en plaque pouvait bien être aussi un symptôme témoignant de sa place dans le monde, c'est-à-dire dans son rapport à elle-même et aux autres. Dans un rêve raconté très tôt, elle se battait contre une ombre, très vite repérée comme elle-même, ce que j'avais pu mettre en rapport avec ce qu'on lui avait donné comme définition de son affection organique : une maladie auto immune. Elle interprète assez vite sa première « poussée » de sclérose, survenue à l'œil, comme un souci de ne pas voir l'état dans lequel se trouvait son ménage à ce moment-là. Six mois plus tard, ses scanners du cerveau montraient non seulement que les plaques n'avaient pas progressé, mais même qu'elles avaient régressé. D'un autre côté, étudiante, elle reprenait confiance en elle à un point tel qu'elle se mettait à réussir tous ses examens.

Elles sont femmes, il est homme : cela ne suffit pas à expliquer l'hostilité du transfert de l'un, l'amour de transfert des autres. Mais ça y contribue. Pour faire bref, je dirais que le sentiment permet, pour les unes que *ça* passe, tandis que pour l'autre *ça* se défend de tout passage. Beaucoup de mes analysants sont à cheval entre ces deux sentiments, basculant parfois brutalement de l'un à l'autre, de la confiance à la défiance, puis inversement, ce qui peut expliquer la longueur des cures. Je leur dis souvent qu'ils sont *aussi* eux-mêmes lorsqu'ils résistent. C'est là notre différence d'avec les thérapies brèves, qui fonctionnent d'emblée sur cette fiction que le symptôme est forcément la chose mauvaise dont il faut se débarrasser. La psychanalyse respecte aussi le paradoxe de chacun, de trouver quelque bénéfice secondaire à la maladie.

La topologie exposée brièvement plus haut permet d'en dire quelque chose : la coupure qui ne se recoupe pas, soit, les formations de l'inconscient, sont le témoignage répétitif de l'action de la pulsion de mort, c'est-à-dire du symbolique qui tente de produire des représentations là où il n'y en a pas, d'amener à l'autre des représentations qui restent cryptées par la défense. Mettre dedans quelque chose qui est resté dehors, rejeté, et ceci par la mise dehors symbolique, voilà le travail de la psychanalyse. Cette « mise dehors », c'est ce

que j'ai appelé plus haut la possibilité que *ça* passe de l'un à l'autre, que *ça* soit reconnu par le psychanalyste pour *ça* puisse être reconnu par l'analysant comme faisant partie de lui... y compris ses motions hostiles, défensives, et destructives. Il est clair que l'analyste ne peut reconnaître cela s'il ne l'a pas déjà reconnu pour lui-même. Ce n'est pas une reconnaissance accomplie une fois pour toute. L'inachèvement premier de l'être parlant a laissé sa trace comme telle dans la mémoire : une incomplétude agissante entraînant répétition. C'est pourquoi il est impératif que l'analyste, après avoir beaucoup parlé de lui dans son analyse, puisse se donner les moyens de continuer à le faire. Et qu'on ne me dise pas que parler uniquement de théorie en fait fonction. La théorie est certes nécessaire, mais seule, elle se présente comme un objet sur lequel il faudrait que tous se mettent d'accord, excluant le sujet comme dans la marche des sciences. La théorie analytique, au bord de la science, inverse cependant ses valeurs : la parole de chaque sujet compte et n'a pas à être éliminée au profit de ce qui serait la « bonne théorie » comme substitut du bon objet. Mais ceci fonctionne si le sujet accepte de se mettre en jeu dans ce qu'il soutient de la théorie ; faute de quoi il reste aussi dans l'exigence du « bon objet » qui amène aux disputes sans fin au nom de l'universalité scientifique. C'est pourquoi je ne conçois pas de désir d'analyse sans désir de l'analyste.

Je rencontre cette structure dedans-dehors dans toutes les analyses. Ce n'est pas parce que nous savons bien que nous sommes sortis du ventre de maman que cette coupure s'est achevée. Dans l'inconscient, quelque part, nous y sommes encore et nous avons le désir d'y retourner. Ce n'est qu'une des formulations possibles du complexe d'Œdipe. L'analyse n'est pas là pour que cette coupure s'achève, elle n'a pas vocation à l'être. L'analyse permet simplement de se rendre compte de l'existence de ce fantasme et de quelle façon il module notre vie et nos décisions. La structure dans laquelle nous sommes tous pris, à savoir la structure du langage, se formalise ainsi d'une coupure en perpétuelle voie d'achèvement, comme une division qui ne tombe pas juste. Le symptôme qui handicape, c'est celui par lequel on s'acharne à vouloir terminer la division en divisant le reste, ce qui produit un reste qu'on veut diviser, et diviser encore, ce qui demande beaucoup d'énergie ; la psychanalyse permet de se rendre compte de ce processus et d'y mettre un terme de la même façon qu'on met un terme au calcul du nombre π en le clôturant d'une lettre, la lettre π , justement. Poser cette lettre, ce n'est pas fermer le questionnement, mais au contraire prendre en compte le reste sur lequel le sujet s'accroche comme témoignage de lui-même à l'état perpétuellement naissant.

Conclusion

Tout ça m'est venu de façon totalement surprenante *après* ma troisième tranche d'analyse. C'est là où je peux dire que mes analystes m'ont surtout empêché de parler (sauf la dernière, grâce lui soient rendues), ce qui pour moi est une énorme formation : je sais à présent ce qu'il ne faut pas faire. J'espère mettre en pratique cet enseignement négatif en l'inversant en positif. J'en suis beaucoup passé par l'écriture, mais toujours l'écriture adressée à quelqu'un renouant ainsi avec le travail de Freud analysant ses rêves avec Fliess. Le fait d'écrire me donnait déjà une interprétation puis, celui de l'adresser, une interprétation supplémentaire. Parfois, le récit à haute voix à quelqu'un venait compléter ces deux modes d'expression.

Voilà qui m'a permis de faire part de mon expérience à ceux de mes analysants qui en fin d'analyse me demandaient comment ils pourraient se débrouiller seuls. Vous me direz : s'ils font la demande, c'est qu'ils ne sont pas prêts à se débrouiller seuls. Certes, et alors ? Ça

ne veut pas dire qu'ils partiront tout de suite. Ils ont simplement en réserve mémorielle un viatique pour en faire quelque chose s'ils le veulent, le jour où ils s'en iront vraiment. *Une sorte de manuel de la passe* qui n'a rien à voir avec la passe instituée des écoles : un moyen de faire passer à d'autres la pratique de l'analyse en ce qu'elle a de plus vivant : non son résultat, mais sa continuation en acte. Un moyen de se sortir de l'analyse en tant que cure, guérison, mais un moyen de rester analysant, c'est-à-dire au plus près de la vérité.

Faire une analyse c'est en quelque sorte apprendre à parler ; si c'est pour ne plus se servir de la parole après l'analyse c'est quand même bien dommage. Ça me paraît évident quand on a choisi de faire l'analyste après la fin de l'analyse. Mais même ceux qui ne font pas ce choix sur le moment où se dessine la fin me font part de leur regret de ne plus pouvoir parler de leurs rêves. Alors je leur dis que je ne vois pas ce qui les empêche d'en parler à leur entourage. Certes, ce n'est pas tout le monde qui peut entendre, mais sans entendre avec une oreille analytique, il existe des gens qui au moins écoutent parler. Alors il suffit que le locuteur s'entende lui-même. Son habitude de l'interprétation acquise dans l'analyse fait le reste, sans qu'une réponse pertinente de l'autre soit toujours nécessaire.

Travailler la question de l'origine permet aussi de travailler la question de la fin. En perspective, la position du sujet au point de vue reflète la position de l'objet *a* au point de fuite, en métaphore de la dialectique de l'origine et de la fin, aussi mystérieuse l'une que l'autre.

Le fait d'avoir analysé pour soi ne permet de faire de généralité qu'au niveau d'une structure, si possible une structure qui n'est plus que topologique, impliquant la question de la coupure entre dedans et dehors, entre un sexe et l'autre. Mais pour ce qui est de publier, je pense qu'il vaut mieux publier ce qu'il en est de la relation qui se fait entre un fantasme et un autre dans le cadre du transfert et non prendre la place du sujet de l'énonciation en parlant d'un « patient » brut de décoffrage, ce qui en fait fatalement un objet de discours. Car alors le sujet se décolle de l'objet, les deux existent dans leur dialectique, laissant au sujet son seul statut possible : sujet de l'énonciation, car celui qui parle ici et maintenant, ce ne peut être que soi.

La psychanalyse est toujours une histoire de transfert et non une histoire de sujet individuel à quoi on reviendrait à la question de la personnalité, et donc à l'importance des diagnostics.

Par conséquent la déduction, non pas scientifique mais *au bord* de la science²⁵, elle ne peut être issue du rêve ou du symptôme de l'autre, elle ne peut non plus venir de la seule discussion des ouvrages théoriques, elle ne peut venir que de l'articulation de la théorie et de la pratique, incluant l'analyse de l'analyste et de sa position dans le transfert. C'est une construction dialectique à trois, *i(a)* (moi), *i'(a)* (l'autre) et A, l'Autre, ce qui entre les deux se trouve aussi bien dans le savoir conscient que dans le savoir inconscient assimilable à la structure telle que mise en scène par les mythes.

12 avril 2012

Note ajoutée

Puisque l'objet de cet article était l'influence que mes écrits peuvent avoir sur mes analysants, voilà que se présente cette question en acte.

²⁵ La formule, judicieuse, est de Pierre Boismenu.

Au chapitre 8, j'ai parlé d'un jeune homme en bute à quelques difficultés d'insertion sociale. Il se présente en séance, énonçant le choc qu'a été pour lui la lecture de ce qu'il appelle une caricature de lui-même. Déjà, me dit-il, j'ai fait des erreurs : je ne le reçois pas depuis 4 ans mais depuis 7 ans. Ensuite sa sœur est née lorsqu'il avait 5 ans et non 6 ans. Cette dernière occurrence ne lui semble pas trop problématique, un an, ce n'est pas grand-chose. Mais que je me sois trompé de 3 ans quant au temps de son analyse, ça lui paraît quand même important.

Ensuite, il me dit qu'il n'est pas vrai qu'il n'a pas d'ami. Et de me citer Untel et Untel, qui ont été ses amis, même si ce lien a tendance à se distendre aujourd'hui, car il a bien conscience que sa difficulté s'accroît. Il me dit aussi que c'était le présenter comme un concentré de haine, comme s'il n'était que ça. Or, dit-il, c'est faux : certes, il en veut beaucoup à son père, pour ses défaillances, mais il sait aussi l'apprécier, il sait reconnaître en lui tout ce qu'il a su lui transmettre sur un plan culturel.

En effet je disais que, « pour que la fonction paternelle fonctionne, il faut avoir pu transférer un minimum d'amour sur le père ». Il revendique donc ce minimum d'amour, que je n'ai pas transmis. Et ajoute-t-il, si je suis encore là, c'est qu'il n'y a pas que de la haine envers vous.

Je dois donc lui rendre cette justice.

Qu'ai-je répondu ? Qu'il ne s'agissait pas de faire un portrait objectif de lui. Comme je le dis toujours, ce dont je parle n'est pas de la personne comme telle, qui n'existe pas, à moins d'en faire un objet absolument transmissible comme le serait un objet de science. Ce dont je parle est toujours, je le répète, ce que je peux dire de ce que j'ai cru retenir de ce que j'ai cru entendre de ce que l'autre m'a dit. Cela suppose la mobilisation de tout un travail, notamment inconscient, dans les arcanes de la mémoire. C'est ce que je veux prendre en compte. C'est en ce sens qu'il ne s'agit pas de psychologie, mais de psychanalyse. Ce dont je parle n'est pas une personne, mais l'expression de la trace d'une relation.

Je ne prends pas de note, je ne fais pas de dossier : cela serait en effet prendre la personne en objet, et réifier ma mémoire pour la mettre au service de la mise en objet.

Une erreur de date est donc à prendre comme telle : un effet de l'inconscient. Un malentendu, un autre effet de l'inconscient. S'ils sont à corriger lorsque, comme c'est le cas, une voix se fait entendre pour se faire, il s'agit aussi de les prendre en considération comme tels. Pourquoi me suis-je trompé sur l'âge de naissance de la sœur ? Parce que j'ai d'autres personnes en analyse dans ce même cas de figure et que l'âge de naissance du cadet ou de la cadette est souvent 5 ou 6 ans. Il y en a aussi dont la différence est plus grande, d'autres, plus petite, mais c'est cet âge que j'ai retenu. Je n'ai pas eu à subir un tel traumatisme, puisque je suis le dernier de ma fratrie. Jusqu'à plus ample avancée du travail de l'analyse, je ne peux mettre cette erreur au débit de ma propre enfance. Je la laisse donc pour l'instant au crédit du nombre des traumatisés de la naissance d'un cadet qui se pressent dans ma mémoire.

L'erreur plus importante, sur le temps de l'analyse, semble provoquée par le souci qui m'a fait parler de lui : j'avais le sentiment en effet que cette analyse n'avancait pas, comme il l'exprimait souvent lui-même. L'inconscient a donc retranché, de mon côté, trois ans. Ce souci lui-même plaide dans le sens de sa revendication : oui, au-delà de la haine il y a de l'amour, dont le seul témoignage de ma part reste cette préoccupation qui m'a fait me demander dans un article à visée théorique, ce qui, dans la pratique, pouvait être objet de blocage. Pourquoi se le demander, en effet, si ce n'est dans l'espoir de trouver comment le dissoudre ? Son intervention me permet de l'explicitier, ce dont j'avais été incapable dans la première mouture de mon article.

Le mot caricature intervient ici : oui, l'inconscient déforme, il modifie les données de la mémoire. Le sentiment, comme je le disais déjà dans mon article est un maître devant lequel on ne peut rien. Si ce jeune homme a pu faire preuve d'amour à l'égard de son père et

de sa sœur rivale, cela ne pouvait dissimuler le sentiment antérieur. Il en a été de même en ce qui me concerne à son égard. Le transfert n'a pas pu s'établir autrement que sur cette base. Le transfert, ce n'est pas seulement l'amour, c'est l'ensemble complexe des sentiments contradictoires qui se déplacent d'un ensemble relationnel (toute une famille) à une seule personne, l'analyste. Et son sentiment à lui, l'analyste, reflète alors toute cette complexité.

Mon erreur, là, n'est plus seulement de date, mais de débordement du sentiment. Mon souci, dès lors, est de tenter de le prendre en compte, ce qui pourrait peut-être rétablir un bord. L'analyse, c'est cela. J'avais bien conscience, en écrivant mon article que je faisais un résumé plus que lapidaire d'une situation complexe. J'ai néanmoins fait ce choix de laisser *ça* me faire écrire comme *ça* venait. En ce sens je voulais me tenir en-deçà d'un réductionnisme objectif, au prix, certes, d'un réductionnisme subjectif.

Cette caricature, qu'il me reproche avec raison, il m'a semblé cependant, à l'écoute de sa revendication de vérité, que c'était bien ce sur quoi il avait insisté pendant des années. Autrement dit, c'était la description de lui-même à laquelle il avait lui-même contribué avec force, minimisant les aspects positifs qu'il avait donc du mettre en avant au titre d'un correctif. Cela fait partie des paroles que je lui proposées en retour. Puisse cet échange contribuer à l'explicitation des sentiments et représentations mises en jeu, de façon à adoucir quelque peu ses conditions de vie.

Relisant ce que je viens d'écrire, une idée me traverse : 6 ans, c'est l'âge auquel vient de parvenir (en mars dernier) l'ainé de mes petits enfants. 4 ans, c'est l'âge actuel de son cadet. J'ai été témoin de leur rivalité fratricide depuis la naissance du second. J'ai pu lire sur le visage de l'ainé, dans ses yeux, dans les rictus de sa bouche, et dans la violence de ses actes, toute la haine qu'il éprouvait à l'égard de son rival. 4 ans, voilà la longueur que j'ai attribuée à cette analyse : le temps de la douleur de l'ainé de mes petits enfants. Et tous les deux, quelque part, m'ont ravi l'amour de ma fille. Dans une inversion temporelle dont l'inconscient a le secret, ils sont devenus les cadets nés pour moi après ma fille venue remplacer ma mère. En ce sens, bien que n'ayant eu que des aînés, je suis, dans cette posture, identifié malgré moi à mon analysant dans la douleur d'avoir eu à supporter la naissance d'un être qui ravit la personne aimée.

Il était temps que je m'en aperçoive. Que mon analysant trouve ici l'expression de ma compassion qui n'avait pu trouver sa voix jusqu'à présent. Je ne souhaite pas m'immiscer dans son analyse en le bloquant avec les aléas de ma propre vie. Mais l'inconscient présente cette caractéristique qu'il faut rappeler : il est inconscient. Ce qui veut dire qu'on ne sait pas ce qu'il trame. Le ressort de la psychanalyse consiste justement à le mettre à jour. S'il y a là résistance de l'analyste, j'espère que ceci contribuera à la dissoudre.

28 avril 2012

Note de mon analysant, rédigée sur ma proposition et publiée ici avec son accord.

A la surprise de figurer pour la première fois (à ma connaissance) dans un article de mon analyste a immédiatement succédé l'effroi d'y découvrir ce qui y était écrit. Pourquoi donc cet effroi, de quoi est-il fait et que révèle-t-il ? Voilà les trois questions essentielles à se poser.

Pourquoi ? Premièrement, les inexactitudes quant aux durées et aux âges mentionnés m'ont heurté : je n'ai pas débuté mon analyse il y a 4 ans mais bientôt 7 et ma sœur n'est pas née lorsque j'avais 6 ans mais à peine 5. Ces erreurs chronologiques ne sont pas en soi dramatiques mais elles ont raisonné en moi à la fois comme un manque d'écoute face à un événement clef de mon histoire, et comme un manque de reconnaissance de la longueur de la cure dont mon analyste me dit qu'elle est probablement amenée à durer encore, et que l'on ne sait de toute façon pas combien de temps tout *ça* prendra pour se débloquer.

Deuxièmement, l'affirmation selon laquelle je serais dans une « incapacité totale à établir quelque lien social que ce soit ». Outre le caractère excessif de l'adjectif « total », renvoyant clairement à une infirmité manifeste, je ne me suis pas reconnu dans cette assertion qui dénie mon parcours relationnel, certes très chaotique, douloureux et apeuré, mais qui a été et s'est confronté aux autres : en suivant une scolarité normale sans jamais changer d'établissement (même lorsque cela se passait mal au collège), en ayant toujours (ou presque) réussi à me faire un ou deux amis proches et quelques copains ou connaissances, en ayant pratiqué (avec plus ou moins d'enthousiasme et de plaisir) des activités (ateliers d'art plastique, théâtre une année, activités militantes), et en m'étant forcé à prendre des initiatives qui spontanément me rebutaient (colonies de vacances, séjour avec un groupe inconnu suite à l'invitation d'un ami connaissant, lui, tout le monde, enseignement à la fac, participation à quelques soirées étudiantes ...). Bref, si j'ai des difficultés à trouver du sens aux relations avec autrui et à me trouver à l'aise au contact des autres, je n'ai jamais été dans un « total » évitement et repli intérieur.

Troisièmement, je n'ai pas aimé me voir une nouvelle fois décrit comme un être haineux, bilieux, venimeux, à tout moment prêt à agresser l'autre, à commencer par mon père, mon analyste et, plus largement, tous ceux qui ne sont pas ma mère. Bien sûr, là aussi, il y a une grande part de vérité : un Œdipe très complexe et une peur de la castration exacerbée. Cependant, n'y a-t-il que de la haine ? Et peut-on continuer son analyse s'il n'existe que de l'agressivité envers son psy ? Je ne le crois pas. Le sentiment le plus adéquat serait en réalité nettement plus du côté du ressentiment. Ressentiment par rapport / qui s'ajoute à un amour préexistant / initial. Je reconnais ainsi à mon père les vertus d'une partie de ce qu'il m'a transmis en terme de curiosité sur le monde (même si il m'en l'accès très difficile) et de sensibilité esthétique (même si sa peinture révèle ses névroses qu'il a su enfouir ... pour mieux réapparaître chez moi). Et je reconnais à mon analyste une capacité à accueillir ce que je dis, à le comprendre sans le juger (voilà pourquoi j'ai réagi de manière si véhémence lorsque je n'ai pas ressenti de bienveillance à mon égard à la lecture de l'article). Par conséquent, j'aurais aimé que ne soit pas confondu une phase, une dimension du transfert (qui passe par l'expression de la colère et du reproche pour mieux lâcher ce qui me taraude depuis l'enfance et retrouver/trouver d'autres sentiments à l'égard de lui et des autres) et l'intégralité des sentiments qui seraient engagés dans l'analyse (la rendant de fait impossible).

Enfin, je me suis senti mis à l'écart par rapport aux autres patients décrits avant moi. Ces derniers rêvent tous, analysent leurs rêves, tout en bloquant souvent, ou longtemps, sur les rocs de la subjectivité (Œdipe et castration). A l'inverse, tel un monstre froid, je comprends, j'analyse bien, intellectuellement, mes problématiques, mais je ne rêve pas et suis incapable de me laisser aller aux libres associations qui, seules, ouvrent les portes pleines de méandres des chaînes signifiantes de l'inconscient. Or, pourquoi donc, à quoi bon continuer si l'essentiel du travail analytique n'est pas rempli, si le blocage et l'inhibition viennent se loger dans la possibilité même de se souvenir de ses rêves ? Pourquoi les autres y arrivent-ils et pas moi ? Voilà les réactions qui me sont venues spontanément.

Ces réactions posées, de quoi est donc fait cet effroi ? Suite aux discussions autour de ce ressenti en séance, j'ai compris qu'il ne venait pas tant du regard des autres sur moi mais de ce que je donne à voir de moi aux autres et de ce qu'ils me renvoient de moi que je n'aime pas ou que je veux pas voir. L'effroi vient de la noirceur du tableau que j'ai dressé de moi et que je vois écrit (pour continuer à filer la métaphore) blanc sur noir. Cette image qui vient faire écho à celle de la peur que mon analyste m'a confessé un jour avoir eu de moi comme un être menaçant, prêt à faire voltiger les haches en sa direction, me fait à mon tour peur (d'être un meurtrier, un pervers, un être livré à ses pulsions, un autiste en puissance).

Cette peur s'articule à la castration : si je me mets dans cette position d'agressivité et de rejet, c'est pour mieux me défendre face au sentiment d'être toujours démunie dans la relation aux autres. Castrer avant d'être castré. Dans cette phrase, on retrouve donc à la fois la présence écrasante et l'absence structurante de mon père. Ecrasant de parole, il ne peut être contré qu'en étant stoppé, contesté, cassé, moqué, agressé. Or, en faisant cela, je me range nécessairement du côté de ma mère qui ressent et fait la même chose. Et cette agressivité renvoie bien sûr aussi à la peur d'en être séparée. Mon père est donc structurellement absent en ceci qu'au lieu de me laisser mon tour de parole sans qu'il ait besoin de m'accorder, de valoriser ou de s'approprier celle-ci, pour me convier à partager son unique arme(ou phallus) pour faire face au monde, il me laisse jouer le même jeu que ma mère en me « contraignant » à « faire alliance » avec elle. Par conséquent, il est peut être effrayant de se rendre compte du fait que l'on ait besoin de s'opposer pour parler et exister, exister contre (son père), pour être (avec sa mère). Dans ce cadre, mon analyste apparaît alternativement comme un père (silencieux ... mais le tout parole et l'absence de paroles peuvent se rejoindre) qui ne m'aide pas à m'en sortir, et d'une mère qui m'écoute sans que cela ne me soit d'aucun secours puisque je doute de son amour véritable. Cet article a fait apparaître les deux ensembles : je ne rêve pas (comme je ne parle pas, je ne rencontre pas, je ne baise pas...contrairement à mon père qui y est parvenu) et j'agresse mon analyste (un amour/haine surfant sur l'incertitude de sa bienveillance et sur la réaction à ma dépendance à son égard). Voilà à mon sens pourquoi le transfert est difficile. Et en même temps, cet événement vient de le rendre lisible et peut être enfin posé. Puissent les rêves à l'avenir se réveiller... ?

Note du samedi 12 mai 2012

Cette suite à mon article se situe dans le cadre d'une erreur de ma part : j'aurais dû demander son avis à mon analysant avant de publier ce qui est dans le corps de l'article. Si je ne l'ai pas fait c'est pour deux raisons :

- La première, toujours la même, est celle que j'ai déjà énoncée plus haut et maintes fois dans mes articles et ouvrages précédents ; je ne fais pas un compte rendu objectif de mes analysants je ne fais qu'écrire ce que je peux écrire de ce que ma mémoire a retenu –et élaboré – de ce que j'ai cru entendre de ce que la personne, peut-être bien, m'a dit. De plus cette écriture a pour objectif de me remettre en question dans mon travail d'analyste. Le cas, ce n'est pas lui, c'est moi. Ce que j'interroge dans ces cas-là est le travail de la mémoire, qui est évidemment en jeu dans tout ce que je réponds à un analysant. En l'occurrence c'est bien ce travail que je comptais faire en mettant en regard ce qui « marche » chez beaucoup et qui « ne marchait pas » chez lui.
- Le problème c'est qu'il n'est guère possible de parler de soi si on ne parle pas de ceux avec qui on est en relation, surtout si c'est cette relation qui justement pose problème. Le façon commune d'en parler consiste en général mettre en œuvre le fameux « c'est pas moi, c'est l'autre » permettant de se maintenir à flot lorsque la tempête relationnelle menace de faire couler le navire. J'ai donc tenté de parler de moi dans ce cas là en explicitant ce qu'il en était de mon sentiment de peur et de haine, sentiments peu flatteurs et donc peu propices à l'expression. C'est ce sentiment qui est à l'origine de la censure que je me suis appliquée en n'informant pas mon analysant de cet article. Je me disais que, ayant moi-même le sentiment de me remettre profondément en question dans cet écrit, ce n'était pas le moment de le perturber avec cela. Or, plutôt que cette ratiocination, c'est bien un « je n'ose pas de peur que... » qui était à l'origine de la censure, de peur que quoi ? de prendre

des haches (virtuelles bien sûr). Comme on l'a vu, la hache a néanmoins fait son œuvre : d'abord par la censure, ensuite dans le fait que je l'ai prise quand même dans la gueule.

Or il me semble que, finalement, en acceptant ce qui s'est passé comme le fait même de l'analyse, c'est-à-dire finalement, un rêve mis en acte, tout cela peut s'interpréter comme un rêve mettant en jeu ce qui est fondamental dans la relation. Le rêve est une écriture de ce qui n'arrive pas à se parler. Gageons que c'est ce qui m'a poussé à écrire, et qui par la suite m'a incité à pousser mon analysant à écrire son point de vue, et enfin, à écrire ces lignes. Son souhait d'éveiller les rêves, auquel je me joins, est déjà en partie réalisé dans tout ce que cet épisode acté a permis d'analyser. Il me semble d'ailleurs que cette correspondance publique, dans laquelle le lecteur inconnu a été placé en tiers, a permis d'apaiser la relation et de nouer une complicité dont j'espère beaucoup. En continuant éventuellement par de l'écriture...

Réactions à « Parler de soi ? »

19 avril 2012

A PROPOS DE L'ENONCIATION ET DE L'ENONCE

Fort intéressante ta mise au point, du moins en ce qui me concerne. Je sais que M. Duras n'est pas ta tasse de thé, mais j'avais commencé un jour à te dire que je pensais souvent à sa manière d'écrire lorsque l'on évoquait l'énonciation, parce que c'est un élément qu'elle fait varier à l'envi et duquel elle joue sans réserve. Dans *L'Amant*, elle ne se nomme pas, mais dit « je » pour évoquer par exemple au début, son vieillissement prématuré, notamment concernant son visage. Puis, sans autre forme de transition, elle dit « elle » mais ce n'est pas du discours indirect libre comme chez H. James - qui est l'origine de ce genre de procédé - ou comme on l'entend dans de nombreuses œuvres littéraires. C'est un moyen de parler d'elle et de rester le sujet, une sorte de mise en scène du « je » qui diffère complètement également du sujet narrateur de son autobiographie romanesque, où elle s'appelle Suzanne et se regarde alors comme un objet : la fille de *Un barrage contre le Pacifique*, et parle d'elle à la troisième personne. Ce jeu entre « je » et « elle », redouble avec l'emploi de « tu » du monologue intérieur, ou du « vous » utilisé par Butor dans *La Modification*, procédé par excellence du nouveau Roman des années 60 où le sujet proprement dit disparaît, et pourtant...

Bon, je suis obligée de m'interrompre à cause du TGV que je dois prendre... et après, je ne suis pas sûre d'oser continuer ce bref discours.

Merci pour cette belle intervention au cercle freudien, un peu perturbée à la fin – mais sans conséquence – par un consensus qui s'est rendu caduque par une agressivité malvenue dans ce qui se veut un échange de points de vue.
Bises.

Annie. Lachaise

Cela étant dit, je pense que le "moi" dont vous parlez est d'emblée un moi qui est tellement pensé et conceptualisé

qu'il devient un moi de travail, une sorte d'écran opératoire...

Un peu comme Ferenczi et sa théorisation du touché il me semble que la psychanalyse au niveau de sa pratique et de sa théorie oscille toujours entre la subversion de l'Œs où rien ne paraît être figé et la volonté de stabilité et de repère du moi... Ici, vous vous situez dans le premier temps. Pour ma part, je tiens à cet fonction

de *refusment* (Laplanche) traduction de *Versagung* touchant la posture de la personne en place de psy (de ce point de vue, je suis très classique y compris sur la durée et la notion de contre transfert par opposition à une *Witz* séance (ce qui est une forme de subversion que d'être classique là où on voudrait modifier les choses), séance à durée variable qui vaut sans doute pour certains mais reste de toute façon un conditionnement) ;

(par hypothèse , le dispositif et ses invariants déterminant le type de pratique (j'y situe également la singularité de chaque personne) (c'est à ce niveau que se situe mon élaboration))

Reflexion donc sur le cadre analytique , la méthode, l'esprit de la psychanalyse,... ce qui ne m'empêche pas, alors que vous me semblez aux antipodes de ce point de vue, d'être d'accord avec vous sur pas mal de choses.

Vous me semblez être un peu dans la démarche de Ferenczi de ce point de vue.

En tous cas vous voyez, votre démarche ne me laisse pas indifférent.

Pierre Larrousse

Bonjour Richard,

Je suis certainement de plus en plus amère (en générale).

Eh bien , que nous vaut cette amertume ?

Mais, ton article m'a plu beaucoup, il est courageux et EVIDEMMENT très bien dit (écrit).

Merci ! ça fait plaisir, parce que le moins qu'on puisse dire c'est que c'est controversé, ici.

Il a levé un peu la brume qui est descendu sur ma vie dernièrement...

Très heureux d'avoir pu y contribuer !

Il se peut que je le traduise puisque apparemment cela est la seule façon pour moi de comprendre le monde.

Ma, foi, c'en est une ! et je l'envie. elle n'a d'égale que ma grande difficulté avec les langues ;

Ce qui ne m'a pas plu DU TOUT, c'est que avant que qui que se soit (à part moi-même) puisse

réagir, un type apparaît et sans commentaire sur ton article, envoie son propre article....sur le "même thème".

Mais.. l'a envoyé Où ? pas vu.

J'avais l'impression d'être à la fête d'un ami et qu'un autre est arrivé sans invitation....

La question du parler de soi m'a toujours intrigué quand j'étais en France. Je voyais les intellectuels se disputer, parler, etc. etc, et. et très rarement parler d'eux mêmes. Comme si l'édifice entier de leurs paroles existaient flottant dans une masse acorporel et séparé de leurs propres expériences.

C'est différent en Amérique ?

Il est évident pour moi que ce dont tu parles - le parler de soi - n'est autre que ce dont il faut parler de temps en temps au temps venu....sinon se mettre (m'être pendant ce temps là, qu'à Lacan ne plaise) dans la position d'analyste devient un faux exercice

////

Exactement

J'allais commencer un doctorat à l'Université de Vigo en Espagne (à distance) en septembre, mais le moment venu l'argent pour me matriculer manquait...

Etudiante perpétuelle ?

.

Ce qui m'intéresse c'est le savoir du traducteur et l'inconscient. Enfin...peut être cette année cela va pouvoir se faire....

Installation ?

Je communique avec Carlos à Barcelone assez souvent et il me fait rire puisque il voulait apprendre l'anglais pour pouvoir se communiquer en anglais....ah....il faut un temps fou pour cela....

Ma, foi, moi en anglais j'y arrive... petitement mais c'est bien la seule langue ; je me force un peu pour le portugais vu que je vais souvent au Brésil mais pas moyen..

Joyeux printemps,

De même

Amitiés,

samedi 21 avril 2012

Hello !

Bravo pour ton texte !

J'avais un peu peur pendant que je l'imprimais
et me disais que j'aurai une critique
voir un retournement foncier à toutes les pages,
et puis je me suis laissé prendre à la lecture calme et même agréable de ton propos.
C'est bien vu !

Et même assez courageux, mais le problème est de se faire entendre,
le courage restant bien entendu à l'intérieur,
et cela s'entend,
mais il ne faut pas en étouffer le lecteur.

J'avais la trouille de tes affirmations,
parce que symétrie entre analysant et analyste, c'est raide.

Maintenant que j'ai lu, je te comprends bien.

C'est en fait une mise en jeu du stade du miroir,
sans oublier le retour,

et qui n'est justement pas tout à fait un miroir,
si ce n'est à mettre le stade de part et d'autre.

Là, au bout du fil, il y a l'identification,
à l'autre, A, et finalement au Sujet en lui-même,
ce qui permet la sortie, la réconciliation dans le corps même, etc ...

Là où je n'arrive pas à entendre, c'est l'histoire du 'roc de la castration'

Qu'est-ce qui peut faire roc de ce qui justement n'est que manque ???

Castration, ça veut dire justement qu'il n'y en a pas,

alors d'où vient cette chose imbougeable,

genre aiguille des Drus qui prend toute la page pour cacher la Verte,
statue du Commandeur,

j'en passe et des meilleurs,

pourquoi la vérité n'est elle pas entendable de ce que justement elle manque ?

Enfin, je suis très heureux que ton dernier livre

t'ai permis d'arriver, en en lâchant sûrement un bout,

d'arriver à décrire les processus des forclusions à la mode ...

Même jusqu'à pointer le masculin & féminin, à l'encontre du ou ...

Mais c'est là l'aube d'autres dimensions.

AW